

**Mercredi 16 mars 2011**



« ...ânonner : *Il n'y a pas d'Autre de l'Autre...* Le psittacisme ! ...  
mais c'est très embêtant ! »

**Jean Oury**

Alors..., séminaire de Sainte-Anne, 16 mars 2011

**Michel Balat**

« Feuille d'assertion, icônes logiques : nouvelle (?) vue sur l'inconscient-Ics ou  
l'angoisse du scribe »

<http://balat.fr/Feuille-d-assertion-icônes.html>

« La méthode générale que nous avons l'habitude de suivre part de la considération que le dialogique est aux fondements de notre connaissance. C'est par la persuasion d'un autre ou de soi-même que l'on peut asseoir ses convictions, ses opinions. Qu'une école philosophique fonde ses articulations sur ce qu'elle pressent d'essentiel ne l'empêchera pas d'avoir à utiliser, tant dans l'expression de ses forgeries que dans l'articulation de ses concepts, ce qu'on appelle — dans le sens commun — la logique. Lorsque Freud expose dans l'«Esquisse pour une psychologie scientifique» une théorie du psychisme appuyée sur l'étude des circuits neuronaux, comment rendre compte du fait qu'en déplaçant le champ de sa découverte des neurones aux «processus associatifs» psychiques on y retrouve les principes fondateurs de la psychanalyse, si ce n'est en considérant qu'il s'agissait alors d'un développement logique nouveau saisissant vaguement (au sens de la logique du vague) son objet. Il est frappant de constater l'étendue du développement, de la création des idées en mathématiques ; or le mathématicien est le seul logicien véritablement obstiné. C'est d'ailleurs en référence à lui et inspiré par lui que nous suivons la méthode qui consiste à développer une trame logique à partir d'abductions, d'hypothèses suggérées par la situation vécue, puis de constater et recueillir les éléments qui se déposent, qui «floculent» le long de ce chemin. Ainsi, la logique n'est pas un but, mais, sous la forme dialectique qui est naturellement la sienne, une occasion de rencontrer des idées qui se présentent à nous sous une forme plus pure, plus claire que dans tout autre mode de rencontre. Sans doute est-ce là l'idée même de la dialectique chez Socrate : c'est dire que nous n'inventons rien ! »

**Alors**

**repères**

**appels**

• **être surpris/être étonné**

• **mouvement 1**

- Il n'y a pas d'Autre de l'Autre
- Une mise entre parenthèses
- Le contact

• **mouvement 2**

- Les rapports complémentaires
- Le travail vivant
- L'économie générale

• **mouvement 3** [reprise]

- Il n'y a pas d'Autre de l'Autre
- *Entzweiung*
- La disparité subjective
- Le désir
- Transfert dissocié/greffes de transfert
- Le désir/la demande

• **mouvement 4**

- Le singulier/le désir
- Le désir/le transfert
- Désir/demande-pulsionnel
- Le groupe : structure *relative*
- La rencontre
- Un événement

• **mouvement 5**

- Tuchè/lekton
- L'objet
- L'embarras/l'angoisse
- Passage à l'acte/acting out
- L'angoisse/le paradoxe absolu

4

9

19

31

37

pathei mathos, étonnement, qu'est-ce que je fous là?  
Jacques Lacan, l'Autre, il n'y a pas d'Autre de l'Autre  
la réduction phénoménologique

Le contact  
vie quotidienne, Pitchoum, réunion, groupe, Wilfred Bion  
diacritique, travail,

François (Francesc) Tosquelles, Eugène (Georges Dupréel), rapports (relations)  
complémentaires, sous-jacence

Travail vivant, travail négatif, argent, économie générale, économie restreinte,  
Georges Bataille, Karl Marx, Niels Egebak,  
Gérard Granel, Jean-Joseph Goux

psychiste  
cloisonnement, bureaucratie,  
ruban de Möbius, Entzweiung, topologie,  
transfert, disparité subjective, copain/copain (ou copain copain),  
désirant, désiré, désirable, erastes, eromenos  
empathie, sympathie, Max Scheler

transfert dissocié, greffes de transfert, Gisela Pankow, pâte à modeler, corps,  
incorporation, incorporation, incarnation,  
désir, demande, pulsion,

chosifier  
incorporel(s), stoïciens, lekton, tuchè, tugkanon (ou tunkanon), événement, objet  
humour,

matrice à neuf cases, embarras, empêchement, angoisse,  
passage à l'acte, acting out,

Soren Kierkegaard, paradoxe absolu, religieux A, religieux B,  
Hélène Chaigneau

appels : « action de faire venir ou d'attirer en un lieu ». <http://www.cnrtl.fr/definition/>  
Ici, c'est une invitation à plonger dans les prises de notes pour y puiser les articulations développées  
autour de ces termes par Jean Oury dans les précédents séminaires de Sainte-Anne (2005-2010)...  
[http://www.ouvrirlcinema.org/pages/reperes/prisnot/JO\\_prisnotot8.pdf](http://www.ouvrirlcinema.org/pages/reperes/prisnot/JO_prisnotot8.pdf)  
ainsi que dans les nouvelles bribes... au fur et à mesure...

## παθεί μαθος

Ζῆνα δέ τις προφρόνως ἐπινίκια κλάζων  
175 τεύξεται φρενῶν τὸ πᾶν,  
τὸν φρονεῖν βροτοὺς ὀδώσαντα, τὸν πάθει μάθος  
θέντα κυρίως ἔχειν.

« L'homme, chaque homme est un être de passion sous le temps, un vivant qui subit la vie. Il n'est qu'à exister son là et il n'existe son là que dans l'épreuve : pathos. Ses déterminations sont (disait Kant) pathologiques. Mais si, selon le mot d'Eschyle "**pathei mathos**", l'homme est un être que l'épreuve enseigne, il faut qu'il soit capable d'accueillir cet enseignement et que ce là, où il est éprouvé, il l'existe. Même passif, il ne peut y être présent qu'en se tenant, dans sa passivité même, à l'avant de lui-même. Il n'y a d'épreuve signifiante que pour une liberté. »

Henri **Maldiney** « Pulsions et présence » (1976),  
*Penser l'homme et la folie*,  
éditions Jérôme Millon, 1991, 2007, p.120.  
<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/penserlhomme.htm>  
<http://mercure.fltr.ucl.ac.be/Hodoi/concordances/Eschyle%5Fagam/lecture/2.htm>  
(cette adresse semble momentanément indisponible)  
Cf. l'ensemble des prises de notes, notamment avril 2008

Alors... Ça commence...

(Il me semble que le **fil rouge** de cette séance, sera le mot **travail** ...)

« ...C'est une drôle d'épreuve, quand même... »

L'épreuve en question pour Jean Oury,  
c'est celle de parler sans avoir vraiment préparé...  
et cela repose — peut-être — sur un « **parti pris** »

## 1 Être en mesure d'être surpris

« ...avec peut-être un parti pris. Le parti pris que... non pas qu'on soit pris par "surprise"... mais... jour et nuit... tout au moins dans ce travail en rapport avec... ce qu'il faudrait bien définir et ce qui est de plus en plus dégradé... qu'on appelle "la psychiatrie"... hmm !... mais qu'il faut redéfinir toujours... mais que... On est toujours en mesure d'être... surpris... non pas étonné comme dirait, disons, quelqu'un de célèbre, ... Littré... »

« Chacun a ses faiblesses. Littré en avait pour sa bonne. Un jour qu'il la lutinait, Mme Littré poussa la porte et s'écria : "Ah, monsieur, je suis surprise !" Et le regretté Littré, se rajustant, lui répondit : "Non, madame, vous êtes étonnée. C'est nous qui sommes surpris. »

Philippe **Meyer**, *Heureux habitants...*, Seuil, Points, 1990.  
<http://www.amazon.fr/Heureux-habitants-Aveyron-d%C3%A9partements-fran%C3%A7ais/dp/2020121166>

Alain **Duchesne** /Thierry **Leguay**, *La Nuance, Dictionnaire des subtilités du français*, Larousse, 1994, 1999.  
<http://www.amazon.fr/Nuance-Dictionnaire-subtilit%C3%A9s-fran%C3%A7ais/dp/2033300331>

## 2 Un étonnement chronique

« ... Je sais pas... Moi, je me surprends toujours alors... je sais pas si je suis étonné (*Il rit. Dans l'amphi on rit aussi*) ... un **étonnement chronique**... "chronique", une sorte de pathologie très lointaine... qui se borne avec des formules, comme ça, un peu stéréotypées... »

Je dis toujours : "Qu'est-ce que je fous là ?" [...] En français, quand on dit *Qu'est-ce que je fous là* ... d'un geste en même temps : "Oh ! Qu'est-ce que je fous là !...Oh !..." ... une sorte de gallicisme un peu vieillot... »

cf. séance précédente (février)  
Le geste qui accompagne habituellement

un autre "stéréotype": "La moindre des choses !" est ce soir "déplacé", mais le ton reste le même...  
Écoutez !

[http://www.ouvrirlecinema.org/sons/JO/bribes/JO\\_110316/110316\\_cit1.mp4](http://www.ouvrirlecinema.org/sons/JO/bribes/JO_110316/110316_cit1.mp4)

Surprise/Étonnement...  
Être surpris/Être étonné...

### 3 Ne pas s'endormir

« Mais n'empêche que c'est une formule... qui est apparue... depuis toujours ! C'est ... non pas la surprise, mais, peut-être, un **étonnement chronique**, hmm... »

« Je pourrais même dire... :Mais... ça fait trente ans que je viens là, c'est incurable ! Trente ans ! Que je viens à Sainte-Anne ! Envers et contre tout ! [...] ... *Alors* on peut dire sur un mode tout à fait... d'*analysette*... de *psychanalysette* comme disait Tosquelles... : mais comment ça se fait que t'as commencé ça mi-septembre 81 ? ... Est-ce que ça a un rapport avec le fait que Lacan est mort début septembre 81 ?! ... *Alors*, c'est vrai... peut-être que j'avais pas pensé... (enfin... faux-jeton, quoi !) Mais, n'empêche, il devait y avoir quelque chose là... non pas d'une continuité nécessaire, mais... marquer quelque chose d'une façon permanente, d'une façon... creuser non pas un sillon, c'est beaucoup dire, mais qu'il y ait ... comme ça... une réflexion... **ne pas s'endormir sur... "qu'est-ce que je fous là ?"** »

### 4 Quel niveau logique ?

« On le dit plusieurs fois par jour... mais il faut quand même le justifier, trouver une rationalisation à ce truc... on va pas... on dit : Oh, c'est simplement une sorte de... bouffée sentimentale !

Comme ça !...

Non... c'est quand même, **logiquement**, plus sérieux. Je sais pas comment on peut mettre ça dans le... tableau "sémiotico-jenesaisquoi"... à quel niveau ça se trouve : "Qu'est-ce que je fous là ? »

## [mouvement 1]

« justifier », « trouver une rationalisation »,  
je comprends  
qu'il faut analyser, repérer des outils conceptuels...  
Souvent, dans les séances précédentes,  
JO ajoute : « même si rationaliser, c'est toujours suspect »...

Une intervention de Jean Oury où il déploie,  
selon un rythme différent,  
les thématiques de ce mouvement [1]

Jean Oury, « **Détour et répétition** »,  
**Psypropos, Orléans, 8 juin 2009**

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2011/02/psypropos-8-juin-2009-jean-oury.html>

De « Qu'est-ce que je fous là ? » vers...

## ↑ Il n'y a pas d'Autre de l'Autre

Pour Jean Oury, c'est la « même démarche » qu'on retrouve, dans l'expression de Lacan : **il n'y a pas d'Autre de l'Autre**.

C'est une mise en question, de façon absolue, qu'il n'y a pas de garantie, pas de référence possible à ce que l'on va dire ou faire.

Jacques **Lacan**, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (1971),  
Séminaire XVIII, Seuil, 2006  
<http://www.seuil.com/livre-9782020902199.htm>  
autre version : <http://staferla.free.fr>

« Il n'y a pas d'Autre de l'Autre »,  
cf. les séances : juin 2010, février, mai 2008, septembre 2007

Jean **Oury**, « Concepts fondamentaux », Louvain, 12 décembre 1997  
[http://users.belgacom.net/Pl-IP/IPteksten/TIP-archief/TIP\\_2\\_pp\\_1\\_18.pdf](http://users.belgacom.net/Pl-IP/IPteksten/TIP-archief/TIP_2_pp_1_18.pdf)

« Quand on travaille dans ce domaine de psychothérapie ou de psychiatrie, et qu'on est en face de quelqu'un, ou qu'on en rencontre d'autres dans un groupe, eh bien on est en face de quelqu'un et on en rencontre d'autres dans un groupe et c'est tout. C'est-à-dire, on n'est pas là avec une bibliothèque sur le dos. C'est pas ce qu'on a appris qui compte, c'est ce qui va se faire. C'est cette dimension que j'avais développée pendant un an au séminaire de Sainte-Anne, qu'on appelle le pragmatisme, au sens de Charles Sander Peirce. Il faudra en parler un peu. Ce n'est pas le pragmatisme au sens de William James. C'est le pragmatisme qui fait que dans certaines situations on est, non pas interrogé, mais on est là dans une certaine présence. Une présence de laisser advenir les choses, ce qu'on dit en allemand *Anwesenheit*. Dans une certaine présence où l'autre va se manifester, si soi-même on est dans une certaine disposition. Autrement dit, ça doit définir d'une façon intuitive une sorte de scène, d'espace. Maldiney et puis Schotte diraient de site, de site tout à fait singulier où l'autre sent très bien qu'on est là, et qu'on est pas encombré de citations. Par exemple, c'est un peu ce que voulait dire Lacan qui répétait toujours : il n'y a pas d'Autre de l'Autre ; dans le sens qu'il n'y a pas d'arrière, on est là, ça veut pas dire que c'est frontal. Il n'y a pas d'Autre de l'Autre, c'est-à-dire que, quand on répond à quelqu'un, on ne vas pas se mettre à calculer, ou dire : attendez, attendez, il faut que je téléphone à mon analyste-contrôleur, je vais lui demander ce qu'il pense. Pendant ce temps-là, il se dit : mais qu'est-ce-que c'est que ce type ? il a besoin d'aller se rassurer auprès de son confesseur, ça ne va pas. Autrement dit, il n'y a plus de confiance du tout.

Cet aspect-là de prise, cette prise avec l'autre qui est là, c'est ce qu'on appelle en phénoménologie, en prenant par exemple Erwin Straus et puis Maldiney, le paysage, être dans le paysage de l'autre, pas en face mais être là, dans le

paysage, et ne pas encombrer l'autre avec tout ce qu'on peut avoir dans la tête. Ce qu'on peut avoir dans la tête c'est des théories, des choses plus ou moins bien apprises, et puis alors surtout des encombrements personnels, ses fantômes, ses histoires, ses engueulades avec tel ou tel. Tout ça doit être déblayé. Ce que je décris là très rapidement, il semble que c'est un exercice que j'essaie de faire à chaque fois qu'il m'arrive de parler comme ça et puis qu'il y a du monde. »

**Rodolphe Adam**, *Lacan et Kierkegaard*,  
Chapitre X : De Hegel à Kierkegaard,  
§ 2. Les butées de la pensée dialectique,  
Puf, 2005, p. 201, 202.

<http://www.amazon.fr/Lacan-Kierkegaard-Rodolphe-Adam/dp/2130544363>  
(Cet extrait a déjà été cité dans les bribes de juin 2010)

« Ce grand Autre, trésor des signifiants, lieu d'où le sujet est parlé avant qu'il ne parle, constitue le troisième élément d'où le registre symbolique se fonde. Il est alors intégré dans la seconde version du schéma optique sous la forme du miroir plan. Par là se métaphorise cette fonction de l'adulte auprès de qui l'enfant vient attester et authentifier son expérience de captation de son image dans le miroir. L'enfant ne soutient son rapport à l'image de l'autre que de ce point où il est vu de l'Autre. Autrement dit, si une dialectique peut s'amorcer dans la reconnaissance du sujet, c'est uniquement parce qu'au commencement, l'Autre préexiste au sujet. La conscience de soi hégélienne, bien qu'opératoire, ne peut donc pas être première et constitutive du cheminement où la dialectique est supposer l'amener.

En fin de compte, c'est avec Freud et la constitution du symbole, c'est-à-dire un ordre qui ne peut être conçu comme constitué par l'homme mais comme le constituant, que Lacan réfute la dialectique hégélienne du désir parce que du spéculaire au symbolique, il ne s'agit pas d'une progression continue et logique d'où le second émane du premier mais d'un hiatus et d'une coupure. Alors d'où part la dialectique ? D'un S, le sujet comme possible [...] le sujet dont le modèle nous est donné par la conception classique du sujet à cette seule condition que nous les limitations au fait qu'il parle, et, dès qu'il parle, il se produit quelque chose<sup>1</sup>.»

<sup>1</sup>Jacques Lacan, *Le transfert*, p. 411 (éd. du Seuil)



Jacques **Lacan**, interview à Jean Wahl, radiodiffusée le 8 février 1967, publiée in *Le Bulletin de l'Association freudienne*, n° 3, mai 1983, p. 6-7.  
[www.ecole-lacanienne.net/documents/1967-02-08.doc](http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1967-02-08.doc)

« Le discours de l'Autre est un thème de mon enseignement. Il faut écrire ici l'Autre avec un grand A, car ainsi se distingue un ordre d'altérité de ce que communément on appelle, en tant qu'existence qui s'impose plus ou moins à notre reconnaissance ou à notre assentiment/ressentiment, disons le semblable, semblable réel si tant est qu'il faille le distinguer de l'image de tout-à-l'heure. L'Autre est la scène de la parole en tant qu'elle se pose toujours en position tierce entre deux sujets, ceci seulement afin d'introduire la dimension de la vérité, laquelle est rendue en quelque sorte sensible sous le signe inversé du mensonge. Mais ceci n'est qu'approche. Si j'invoque cet Autre, c'est pour y fonder la formule que le discours (de l'homme) est le discours de l'Autre. Qu'est-ce à dire ? Cet Autre n'est pas un être, justement. Il s'agit là de situer la place possible et de sa nature inaccessible de l'inconscient car l'inconscient est un discours à sa manière, bien sûr, et parfaitement reconnaissable à sa structure qui est celle-même du langage ; »

Cette mise en question, cette démarche, vaut pour la plus simple consultation...

## Une mise entre parenthèses la réduction phénoménologique transcendantale

*cf. l'ensemble des prises/bribes,  
notamment février 2008,  
et aussi déc. 2006, oct. 2007, mai 2008.*

« Si je n'arrive pas, sans faire d'effort — c'est même trop de le dire ! — [...] Si je suis encore tout encombré de ce qui vient de se passer, de toutes les emmerdes, et il s'en passe tout le temps des trucs ! ...

Mais à ce moment-là... le type s'assoit... je suis là, et à ce moment-là... je dois... ça s'est fait tout seul, il n'y a plus...

... une mise entre parenthèses qu'on peut appeler sur un plan

phénoménologique...

une réduction phénoménologique transcendantale...

une mise entre parenthèses... de tout ce qui est... de mes préoccupations disons... cinq minutes avant, quoi ! »

*Un discours très mal perçu  
dans une société bureaucratique comme la nôtre...*

Pour le bureaucrate, ce qui compte...

« Ce qui compte : le type, il vient, il s'assoit : Quelle heure il est, combien de temps tu vas le voir, prends des notes, si t'as pas fait de fiche c'est comme si tu n'avais pas travaillé !

— Alors, moi j'ai pas travaillé pendant des journées, des journées ! J'ai pas fait de fiches<sup>2</sup>, la plupart du temps... Alors, je n'ai rien fait ! Même si c'est 20 heures, je n'ai rien fait ! Bien sûr que j'ai le *loisir* de me poser la question "poétique" : Qu'est-ce que je fous là ? Si je dis ça au bureaucrate de service : Bah tu vois bien ! Si tu te poses la question, c'est que tu fous rien ! »

Pour Jean Oury, cette démarche est le minimum d'honnêteté requis vis à vis de la personne qu'il reçoit. Il la qualifie aussi de « scientifique, au sens noble du

terme ! » car si on ne l'applique pas il risque d'y avoir des **artefacts** qui vont modifier leur rapport :

« Je n'écouterai pas comme il faut... »

*Dans l'extrait ci-dessous, il est question d'artefact  
mais il anticipe aussi sur le développement de la séance...*

<sup>2</sup>Je comprends : des « fiches » au sens où l'entend le bureaucrate.

Jean **Oury**, « **Présence, émergence et semblant dans la clinique des psychoses** », in **Paul Jonckheere (éd.), Passage à l'acte, De Boeck université, 1998, p. 226.**

Colloque européen de phénoménologie clinique, Bruxelles, 18 mars 1993  
[http://books.google.fr/books?id=n0Jq\\_Ww\\_-5MC&lpg=PA19&dq=le%20contact%20%20paul%20jonckheere%20%20de%20boeck&pg=PP1#v=onepage&q&f=false](http://books.google.fr/books?id=n0Jq_Ww_-5MC&lpg=PA19&dq=le%20contact%20%20paul%20jonckheere%20%20de%20boeck&pg=PP1#v=onepage&q&f=false)

« Une des études les plus précises à ce point de vue, je l'ai lue, grâce à Jacques Schotte, dans la traduction qu'il a faite, avec Michel Legrand, d'un texte de Johannes Lohmann sur "le rapport de l'homme occidental au langage"... Lohmann parle très bien de la *tuchè* et de son articulation avec le *lekton*. L'articulation *tugkanon/lekton* : l'objet pensé-et-l'objet dit, dans le *lekton* ; et l'objet réel dans le *tugkanon*.

*Tuchè*, je l'emploie également à partir de l'élaboration de Lacan, et en particulier dans le séminaire XI sur les quatre concepts; il y reprend, à sa manière, des réflexions autour de 'tuchè' et 'automaton'. La *tuchè* : la rencontre, la bonne ou mauvaise fortune. Il insistait beaucoup sur le fait que la vraie rencontre met en question le réel (non la réalité). Il y aura donc un pli, un sillon dans le réel, plus qu'une trace. C'est le réel de la rencontre qui va modifier l'existence. C'est dans ce sens que je parlais de l'événement tout à l'heure. Il s'agit, comme le dit Heidegger, de "das Ereignis ereignet", de l'événement qui advient. Mais pour qu'il y ait de l'Ereignis, il faut qu'il y ait de la désappropriation : non pas du 'donné', mais du donné sauvage, afin qu'il puisse y avoir donation. L'événement adviendra par la *tuchè*.

En effet, ce qui nous intéresse (inter-esse) dans la relation avec le psychotique, c'est de faire en sorte qu'il y ait possibilité de rencontre. Sinon, on reste dans une sorte de négligence, ou de méconnaissance...

Mais il faut commencer par faire une "greffe d'espace" afin qu'il soit quelque part. Et l'espace, c'est par la rencontre que ça se crée. La rencontre est donc une sorte de nécessité "technique" (au sens originaire de *tekne*), un élément basal de toute pratique psychothérapique. C'est dans ce sens là que je parle de "tuchè"; c'est aussi dans ce sens que je soulignais tout à l'heure la nécessité d'être dans un état de réduction phénoménologique schizophréniforme, afin d'éliminer tout **artefact**, pour être là, dans l'apparaître, en accord avec l'autre. »

(Cf. cet extrait dans le contexte de la séance de février 2010)

Quelques lignes de Husserl déjà citées dans les prises de notes de février 2008

Edmund **Husserl**, **Idées directrices pour une phénoménologie (1913)**, Gallimard, 1950, **Tel**, 1985.

[http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli\\_catal/vers\\_detail.pl?numero\\_titre=010004782](http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010004782)  
[http://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Husserl\\_Phenomene.htm](http://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Husserl_Phenomene.htm)

« Au lieu [...] de vivre naïvement dans l'expérience et de soumettre l'ordre empirique, la nature transcendante, à une recherche théorique, opérons la "réduction phénoménologique". En d'autres termes, au lieu d'opérer de façon naïve, avec leurs thèses transcendantes, les actes qui relèvent de la conscience constituante de la nature et nous laisser déterminer, par des motivations qui y sont incluses, à des positions de transcendance toujours nouvelles, mettons toutes ces thèses "hors de jeu" ; nous n'y prenons plus part ; nous dirigeons notre regard de façon à pouvoir saisir et étudier théoriquement la conscience pure dans son être propre absolu. C'est donc elle qui demeure comme le "résidu phénoménologique" cherché ; elle demeure, bien que nous ayons mis "hors circuit" le monde tout entier, avec toutes les choses, les êtres vivants, les hommes, y compris nous-mêmes. Nous n'avons proprement rien perdu, mais gagné la totalité de l'être absolu, lequel, si on l'entend correctement, recèle en soi toutes les transcendances du monde, les "constitue" en son sein.

Élucidons ce point dans le détail. Gardons l'attitude naturelle et opérons purement et simplement tous les actes grâce auxquels le monde est là pour nous. Nous vivons naïvement dans le percevoir et l'expérimenter, dans ces actes thétiques<sup>3</sup>, au sein desquels des unités de chose nous apparaissent, non seulement nous apparaissent mais nous sont données avec la marque du "présent", du "réel". Passant aux sciences de la nature, opérons des actes de pensée réglés selon la logique expérimentale, au sein desquels ces réalités, prises comme elles se donnent, sont déterminées en termes de pensée, au sein desquels également on conclut à de nouvelles transcendances en prenant pour fondement ces transcendances déterminées par l'expérience directe. Plaçons-nous maintenant dans l'attitude phénoménologique : interceptons dans son principe général l'opération de toutes ces thèses cogitatives ; c'est-à-dire "mettons entre parenthèses" celles qui ont été opérées et "ne nous associons plus à ces thèses" pour les nouvelles investigations ; au lieu de vivre en elles, de les opérer,

<sup>3</sup> Thétique : (du grec *theticus*) Qui pose quelque chose en tant qu'existant. Thèse posée.

opérons des actes de réflexion dirigés sur elles ; nous les saisissons alors elles-mêmes comme l'être absolu qu'elles sont. Nous vivons désormais exclusivement dans ces actes de second degré dont le donné est le champ infini des vécus absolus – le champ fondamental de la phénoménologie. »

« Mise entre parenthèses » : une « dimension » apparaît... Jean Oury écarte le terme **neutralité** :

« C'est un mot suspect , parce que la neutralité, c'est de l'ordre d'un jugement ! »

Jean **Oury**, *Il, donc*, UGE, 10/18, 1978, p. 72-73  
réédité aux éditions Matrice

[http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice\\_catalogue.html](http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice_catalogue.html)

« On peut dire autrement : toute attitude des thérapeutes avec le psychotique, qu'elle soit active, passive, la tête en l'air ou les pieds dans la merde, tout est certainement indexé dans un certain sens ; ça prend sens dans un champ psychotique – ça prend sens. De rester impassible – combien de psychotiques ont vu des analystes en ville qui ne disaient rien – de rester impassible, dans une "neutralité" absolue, c'est un acte souvent bien plus virulent que de faire du *holding*, de s'approcher de l'autre pour établir une passerelle qui soit un engagement. Que l'on fasse n'importe quoi, on est pris dans le champ. Ce qui est en question, c'est au niveau des objets partiels ; la neutralité, soi-disant telle, c'est toute la personne. On ne reste pas psychanalyste bien enveloppé dans son costume et dans sa viande et les pieds dans ses pompes, car le psychotique il voit qu'il lui manque un bouton à la manche, c'est peut-être ça la chose la plus importante : "Pauvre con, tu te crois neutre et tu as oublié de te faire recoudre ton bouton, alors comment ça doit être avec ta bonne femme... allons y..." C'est ce niveau d'impact transférentiel qui est important. Sinon la notion de neutralité me semble être une notion personnaliste, à côté des choses. » (p. 72-73)

« Il y a une induction psychotique qui fait que si l'on reste neutre au sens traditionnel du terme dans cette birelation, on va provoquer soi-même une induction, parce qu'on va faire image ; le thérapeute, s'il ne se méfie pas, du fait du statut imaginaire va être la proie de tout un système de contrôle projectif, et

va alimenter l'induction réciproque du délire. Ça crée souvent une telle angoisse : le salaud, pourquoi il ne me parle pas, pourquoi il ne fait pas un geste ? Il suffit quelquefois d'un geste pour que tout change de sens ; on change un trait et ça change d'allure. C'est à ce niveau que la relation peut s'établir, et pour ça il faut être à l'affût de quelque chose dans cet ordre-là, de la relation d'identification. » (p.74)

« [...] la soi-disant neutralité c'est une position de lâcheté et de démission dangereuse. » (p.74)

Jean **Oury**, in Jean **Oury**/Marie **Depussé**

*À quelle heure passe le train...*, Calmann-Lévy, 2003, p. 43.

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-156596-A-quelle-heure-passe-le-train-auteur-ecrivain-Jean-Dr-Oury.html>

« Pour en revenir à l'étonnement, c'est une façon d'être prêt à la rencontre sans s'y préparer, sans s'y croire préparé par ce qu'on a lu, appris. Bien sûr, il vaut mieux avoir travaillé, avec sa boîte à outils, comme les tailleurs de pierre, mais il faut marcher, et ne pas se raconter qu'on va appliquer une théorie à une pratique. »

## ↑ Le contact

Les schizophrènes sont très sensibles aux « arrières-mondes », dit Jean Oury.

Il raconte comment certains patients sentent s'il est mal foutu (« Écoutez, là, je pense qu'il vaut mieux que je repasse ce soir... »). Non pas qu'ils devinent, ce n'est pas de l'ordre de la divination, mais du **contact**.

Et si on n'est pas dans cette disposition de *mise entre parenthèses*, on risque d'écraser tout ça.



Sur le « contact »,  
cf. notamment les séances de mai et septembre 2008  
+ octobre 2008 : table des matières des actes du colloque « Le contact »

Alors...

## [mouvement 2]

### ➔ La vie quotidienne : *Pitchoum*

Ce qu'il vient de développer, **Jean Oury** cherche à le rapprocher de la vie quotidienne, à un niveau plus « collectif », plus... « institutionnel » (il hésite beaucoup sur ce mot, « un mot très lourd », dit-il...  
Est-ce que c'est applicable à tout moment de la journée ? Par tous — quel que soit son *statut* ?

... Il choisit de partir d'un « tout petit événement de la matinée » :

Ça s'est passé à la réunion *Pitchoum*. « J'étais pressé, mal foutu », commence-t-il par dire...

Il va d'abord rappeler ce qu'est la réunion *Pitchoum*, pourquoi elle porte ce nom, qui vient, ce qu'on y décide. C'est un moment très important...

La réunion avait eu du mal à commencer (il n'y avait personne. Puis du monde est arrivé, petit à petit).

Quelque chose a été insupportable à Jean Oury au point qu'il est parti brusquement (« J'ai marre ! Je fous le camp »)... et puis il est revenu.

*Jean Oury fait un récit malgré tout lacunaire.  
Je crois comprendre qu'il estimait qu'il se disait n'importe quoi,  
que ça ne marchait pas.  
C'est toute la question du fonctionnement  
des réunions à La Borde qui lui est revenu à l'esprit.*

« ... Ça fait trente ans que ça dure... et ça marche pas... C'est pour ça que j'ai foutu le camp ce matin... et puis je suis revenu... »

Sur la réunion *Pitchoum*,  
cf. séances de mai 2010,  
septembre 2007, mars 2008, mars 2010.

« ... C'est quand même quelque chose ! — une sorte... — la réunion *Pitchoum* !, c'est, parmi beaucoup d'autres, c'est ... on pourrait presque dire : on prend la mesure de ce qui se passe... au point de vue “atmosphère”. Et quand on sent quelque chose qui va pas et bah, allons-y ! ça va pas du tout ! Bon, je veux pas vous raconter tout ce qui va pas, parce que ça serait trop long... [...] Y a plein d'autres réunions... qu'il faudrait voir de près... mais y en a plein d'autres qui devraient exister... et qui n'existent pas. Ça fait trente ans que ça dure... et ça marche pas... C'est pour ça que j'ai foutu le camp ce matin... et puis je suis revenu... »

« Il s'en passe des trucs ! En vingt quatre heures, avec une population de... 107 résidents, avec l'hôpital de jour, ça fait bien 150 personnes à remuer tous les jours, tous les jours... si on écoute bien, il s'en passe des trucs ! On peut pas tout écouter d'ailleurs, hein ! Mais, y a des effets, comme ça, de “rebondissements”, et puis des effets, comme ça, de “cristallisation... passionnelle !”... Et puis, ça cultive des choses remarquables !... Mais ça cultive la connerie aussi ! »

Un cadeau de **Jean Oury** à **François Tosquelles** :  
« Un traité inaugural de sémiologie psychiatrique et institutionnelle » :

**René Nif**, *Tout un monde (les •ons)*, éd. *La nouvelle époque*, 1948.  
cf. séance de février 2008 (citation)

*Au fil de son récit et de ses associations,  
Jean Oury parlera de la nécessité de poser ...*

*...une « dimension diacritique »*

*pour essayer de situer de quelle place on intervient.*

*cf. les séances d'avril 2008, avril, mai 2010,  
avec des extraits de textes de JO,  
dont ceux-ci :*

**Jean Oury « Psychanalyse & psychiatrie et psychothérapie  
institutionnelles », VST, 2007/3, n° 95, p. 110-124.**

[http://www.cairn.info/resume.php?ID\\_ARTICLE=VST\\_095\\_0110](http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_095_0110)

publié initialement dans *L'Apport Freudien*,  
sous la dir. de Pierre Kaufmann,

Larousse-Bordas, 1993, 1998, p.831-832 et 837-838.

« ... La seule chose qu'on puisse faire, c'est veiller à l'hétérogénéité de l'équipe et du milieu micro-social. Chaque personne responsable doit maintenir la distance entre "statut", "rôle", "fonction" ... [...]

Pour pouvoir faire cette gymnastique diacritique, il est nécessaire de mettre en place une structure adéquate qui favorise un "processus d'institutionnalisation" (Hélène Chaigneau). Tosquelles parle à ce sujet de "filet institutionnel". C'est, si l'on veut, le support micro-social d'occasions orientées. Il ne s'agit pas d'un puzzle, ni d'une simple "matrice" mathématique, mais plutôt d'une matrice de "tenseurs"; ce qui correspond aux "rapports complémentaires" d'Eugène Dupréel : rapports complémentaires "directs" et "indirects", ces derniers ayant un rôle particulièrement important quant au tissu institutionnel. Cela est à rapprocher de ce que Slavson nommait "relations indirectes" et Félix Guattari "transversalité". Les relations complémentaires indirectes sont, d'autre part, inséparables de la "responsabilisation" de chaque patient. Les investissements sont en effet corrélés avec une équation distributionnelle de responsabilité. Par exemple, être responsable – même très partiellement, par petites équipes – de la bibliothèque, ou du bar, est une occasion d'être en contact avec une population variable, de partager les responsabilités "avec d'autres", et de rendre des comptes à l'ensemble institutionnel... C'est à partir de telles occasions que des investissements se feront, mais on ne doit surtout pas chercher à en avoir la maîtrise. Le "spontanéisme" doit être extrêmement "tempéré" (comme le "clavecin bien tempéré". Ce "tempérament" est la conséquence d'une structure

globale, d'un "filet institutionnel". Mais tout cela n'a de sens que s'il existe, en "sous-jacence", un position éthique : on est "responsable" de la responsabilité d'autrui, suivant la formule d'Emmanuel Lévinas. »

« ... Autrement dit, pour qu'une collectivité puisse fonctionner d'une façon à peu près efficace et ne développe pas une pathoplastie trop lourde, il est nécessaire qu'il y ait une analyse permanente de tous ces facteurs, lesquels sont des facteurs d'aliénation. Cette fonction analytique collective fait partie de ce que j'ai appelé "le collectif" : sorte de "machine abstraite", dont la fonction diacritique ne peut fonctionner qu'à partir de ses éléments : un club, des "tiers-régulateurs" et une quantité "d'ouverts". Ce "collectif" produit la possibilité de sauvegarder un certain degré de liberté, d'initiative, donc de rencontres, mais en même temps d'"événements". On produit des événements. Même les plus petites choses qui se passent dans l'existence peuvent devenir "événement" pour quelqu'un qui est en déréliction, l'événement pouvant alors, par la traduction qu'on en donne, être utilisé par le sujet pour acquérir une singularité efficace. "Efficace", au sens où elle peut créer, dans et par ce filet institutionnel, des échanges, des rencontres... Ce qui permettra à chacun, s'il y a tous ces systèmes de réseaux transférentiels, de pouvoir, par moments, accéder à une ré-émergence de soi. Cette notion "d'émergence" est capitale : d'une façon schématique, on peut dire que la trouble fondamental du psychotique est un trouble de l'émergence, soit une émergence impossible, soit une distorsion de l'émergence. D'où la production de ce que j'ai nommé des "espaces du dire" »

*Ce texte éclaire un peu, pour moi, la seconde motivation  
invoquée par JO pour expliquer  
sa brusque sortie de la réunion Pitchoum :*

« ... — à condition d'être bien traité ! Or, c'est justement, ce qui est... en question actuellement... Et ce que j'ai senti ce matin, c'est que la maltraitance était... à l'intérieur même de l'*établissement*, comme on appelle ça... et c'est intolérable... »

et *Alors*... [...]

Jean Oury rebondit sur le mot « travail » et pose à nouveau la question du travail en psychiatrie (« C'est quoi ? »)

## ↑ Les rapports complémentaires

François Tosquelles parlait de rapports (ou relations) complémentaires en faisant référence à un sociologue belge (pas très recommandable par ailleurs, souligne JO), Eugène Dupréel.

Eugène Dupréel, « Les rapports complémentaires »  
[http://de.wikipedia.org/wiki/Eug%C3%A8ne\\_Dupr%C3%A9el](http://de.wikipedia.org/wiki/Eug%C3%A8ne_Dupr%C3%A9el)

2006 (octobre\*, décembre)

2007 (mars)

2009 (février)

2010 (mars\_citations, avril, mai\*)

Dans ces deux séances, il est question aussi de « relations complémentaires » (en rapport avec la « sous-jacence »)

.....  
Je reprends ici un extrait de la séance de mars 2010

### ▶ La structure dans la vie quotidienne

#### 🚀 Les rapports complémentaires

Eugène Dupréel, *Sociologie générale* (1948), Puf  
<http://www.melchior.fr/Groupe-et-rapport-social.2508.0.html>

« Des rapports sociaux positifs qui ne seraient pas complémentaires les uns des autres ne suffisent pas pour qu'une société soit constituée, car ils pourraient ne relier les individus que sous forme de couples isolés. Des amoureux dont chaque paire occupe un banc dans un square, un soir d'été, ne forment pas une société, aucun complémentaire ne reliant ces couples. Mais que le gardien du square prétende les expulser un peu avant l'heure de la fermeture, la protestation des uns soutiendra la résistance des autres et le gardien aura affaire avec l'unité d'un

groupe social. En fait, dès qu'il y a multiplicité de rapports sociaux positifs entre des individus non trop éloignés dans le temps et l'espace, ces rapports deviennent presque inévitablement des complémentaires les uns des autres, ils s'agrègent contre des rapports négatifs actuels ou éventuels. »

Jacques Coenen-Huther,  
« Eugène Dupréel, philosophe, sociologue et moraliste », *Revue européenne des sciences sociales*, 2006  
<http://ress.revues.org/288>

Jean Oury semble moins fréquenter les jardins publics qu'Eugène Dupréel. Lui, il s'appuie sur l'exemple du bar de La Borde pour concrétiser les **rapports complémentaires**...

#### Verbatim (ou presque...)

« ... Comme elle dit la fille : Ah, le bar continue... malgré tout... malgré tout..

J'ai dit : pour que le bar continue, il faut une règle de trois :

1/un type qui tient la caisse

2/un type qui sert au comptoir

3/un autre type qui peut se déplacer pour aller servir sur une table.

S'il n'y a pas les trois, le bar...

Ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'il y a des rapports complémentaires...

Si le type qui tient la caisse fauche la caisse, les autres vont lui tomber dessus ! Ou bien, il faudra qu'il rende des comptes au comité hospitalier ou je sais pas quoi... à la trésorerie...

Donc, y a tout un système d'échelon qu'on peut appeler des rapports complémentaires. »

Des rapports complémentaires, il y en a partout !

Un copain peut bien remplacer une canne quand il y en a un qui se casse le col du fémur ! Il y a une grande résistance, cependant ! Certains préfèrent la canne à un copain !

➔ Un minimum de structure est nécessaire pour que de telles relations puissent s'installer. Et ça n'est pas tout à fait par hasard...

.....

*Une expérience comme celle du bar peut engendrer  
des conflits, des disputes  
... c'est pour cela que ça ne peut se faire que si  
« à l'arrière-plan, il y a une réunion de responsabilité »  
où chacun devra rendre compte  
(y compris de la caisse),  
où les conflits pourront être abordés, ce qui modifiera les relations entre les  
personnes qui sont en train de s'engueuler*

*Une situation de la vie quotidienne, « pas très intéressante », en soi...*

*— Jean Oury avait dit précédemment : « des choses banales » —  
comme tant d'autres... Il ajoutera :*

« Est-ce que ça fait partie de la “prise en charge psychothé-  
rapique” des schizophrènes de savoir qu'il faut **bien traiter les  
machines à laver ?** »

*Ceux qui mettent une serpillère dans le linge... Par distraction ou exprès,  
et ça déclenche la guerre !... Pourquoi le font-ils ?*

« C'est parce qu'il manque quelque chose dans les *rappports  
complémentaires*, d'une part... et puis peut-être parce qu'il n'y  
a pas suffisamment de **groupes...** »

## → Complexifier

« On peut dire, bien sûr, qu'il y a un problème de *relations  
singulières*, mais... ça compte beaucoup !... la façon d'être dans  
la journée... si on voit quelqu'un — même cinq ou dix minutes  
ou une heure — il restera tout de même vingt trois heures et  
quelques où il sera... quoi ? En rapport avec quoi ?... »

Même s'il y a une *grille* avec plein d'activités...

« Il y aura toujours quelque chose là qu'il faudra essayer de...  
non pas de banaliser mais, au contraire, de **complexifier** bien  
plus ... »

*Pour passer au cran suivant (« complexifier ») JO fait une allusion à  
un « vieux truc » des années 70,  
au moment, peut-être où il parlait de “hiérarchie et sous-jacence”...*

L'analyse du transfert dans une structure (où il y a des schizophrènes, par ex.)  
est inséparable de l'analyse du milieu dans lequel ils se trouvent.

*...Mais il va insister sur et reprendre la question du **travail**  
dans le domaine de la psychiatrie...*

*Il parle d'une “prise de position”...*

## ↑ Le travail vivant

« C'est un travail qui ne peut pas être enregistré par les  
machines administratives, c'est un travail dans lequel entrent  
des “subtilités” qui ne sont pas comptables. »

*Il va faire référence, encore une fois (lire les prises/bribes), au texte d'Egebak...<sup>4</sup>*

Jean Oury, *L'Aliénation. Séminaire de Sainte-Anne, 10e année,  
Galilée, 1992, p. 34-35, 30, 72, 43-44. en réimpression.*  
[http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre\\_id=3212](http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3212)

« Au mois de juillet, j'ai eu la surprise de recevoir deux gros cahiers  
philosophico-politiques du Danemark, de l'université d'Aarhus, dans le Jutland,  
que m'envoyait Niels Egebak, lequel a écrit un long article sur « **Le concept de  
travail en général chez Marx** ». Il avait lu *Création et Schizophrénie* et m'avait  
mis un petit mot, me disant : “Il me semble que c'est le même esprit, ça vous  
intéressera.” Je me suis mis donc à lire ça. J'ai eu des doutes d'abord, et puis

<sup>4</sup>Cf aussi (entre autre) dans le séminaire de La Borde 1996-97, publié aux  
éditions du Champ social, p. 90 :  
<http://www.champsocial.com/book-les-seminaires-de-la-borde-1996-1997-470.html>

après... cela vaut peine ! [...] ... ça tient le route, bien qu'à un certain endroit, j'ai craint quelques glissements... Vers les années 60, certains intellectuels soutenaient qu'il suffisait de bien penser, que se soit bien articulé dans la tête, pour que la révolution se réalise : si on pense bien, c'est fait !... J'ai eu un peu peur qu'il ne s'engage dans cette direction ; mais non ! Je l'attendais au tournant – J'aimerais vous en parler. C'est à propos d'un livre qui est paru vers 1955 autour d'Althusser (*Lire le Capital*) ; à partir de cette idée (pas très originale, d'ailleurs) que, dans la pensée de Marx, il y avait eu une coupure – c'était la mode – une coupure épistémologique. *Les Manuscrits de 1844*, c'est vrai que c'est écrit par le "jeune Marx" : il avait 25 ans. Mais il faut dire qu'à cette époque-là, les gens écrivaient à vingt ans des choses "définitives". Je vous ai déjà parlé, les années précédentes, d'une critique de la position d'Althusser par Gérard Granel, qui avait écrit (en 1968) sa thèse sur "Le sens du temps et de la perception chez E. Husserl", et qui a fait plusieurs traductions de Heidegger. Gérard Granel, dans "L'Ontologie marxiste de 1844 ou la question de la coupure", resitue minutieusement le contexte historico-philosophique dans lequel Marx a écrit *Les Manuscrits de 1844*, et démontre à partir de là que la thèse de la "coupure" n'est pas valable. Cette position althusserienne que critique G. Granel est assez proche de celle (dont je parlais tout à l'heure) qui soutient que Marx n'a employé le concept d'aliénation que dans sa période de jeunesse. *Les Manuscrits de 1844*, déjà très denses, n'étaient qu'un brouillon, mais on y trouve toutes les idées essentielles qui seront développées dans *Le Capital*, vingt ans plus tard, et dans les *Grundrisse*. J'attendais donc l'opinion de Niels Egebak sur cette question. Et justement, il en parle (sauf qu'il ne semble pas connaître Gérard Granel) et il dit lui aussi que c'est une erreur, un préjugé, de parler de coupure. » (19 septembre 1990)

*Sur la question de la coupure chez Marx  
et la position de Gérard Granel (et autour de)  
Cf. principalement les séances de  
avril, juin, septembre 2006,  
septembre 2007  
juin 2008  
janvier 2009*

*Toujours JO dans L'Aliénation...*

« Je rappelais il y a deux mois, que Marx distingue dans le processus de travail trois phases : première phase, "ontologique", le travail est l'essence de l'homme.

Deuxième phase, "la force de travail", qui est un abstrait, de l'ordre d'une négativité. Troisième phase : le travail est inséparable de la consommation, elle-même inséparable de la production. La production de quoi ? Des outils de travail ; il y a alors rétroaction de ce qui est produit sur "la force de travail" abstraite, qui devient ainsi une force concrète, outillée. Cette action rétroactive des outils produits par le processus de production vient structurer et concrétiser la force de travail. Or cette boucle-là est coupée, la plupart du temps par l'aperception fautive que l'on en a : un peu comme quand on coupe les nœuds borroméens, et il n'y a plus alors qu'une sérialité d'anneaux... »

(20 novembre 1990)

« Peut-on admettre avec Hegel, Marx, Ricardo, etc., que "le travail, c'est l'essence de l'homme" ? Mais quel travail ? S'agit-il d'une dimension purement "ontologique" ? Et ces discussions à n'en pas finir – et ce n'est pas fini – qu'il y a autour de la deuxième phase du processus de production : "la force de travail", qu'est-ce que ça veut dire ? L'intérêt d'une pensée dialectique, celle de Hegel puis celle de Marx (lequel était souvent critiqué par Engels qui lui demandait d'écrire plus simplement, moins "hégélien") a été de préciser différentes étapes logiques dans un processus qui était souvent mystifié : par exemple, de la phase ontologique ("le travail c'est l'essence de l'homme"), à la séquence de l'abstraction ("la force de travail")... Bien sûr, on pourrait imaginer une "force de travail" à l'état pur, celle de l'artisan isolé, en train de tailler des branches pour se faire une maison ! Et encore, avec quoi les taillerait-il ? Quant à la troisième phase – la plus importante – elle est en rapport avec ce qui se passe dans le monde des échanges. Dès le début du *Capital*, le second chapitre est intitulé : "Des échanges". L'échange est inséparable de la consommation, et le problème de la consommation est en rapport avec la "force de travail", avec un vecteur de production – le mot "production", c'est le grand mot de Marx.

La consommation est un aspect de la production. Cela, Marx le dit très tôt, dès les *Manuscrits de 1844*, et surtout dès *L'Idéologie allemande*, en 1845-1846 : il n'y a pas la consommation d'un côté et la production de l'autre, ce qui est consommé et ce qui est produit... Par exemple, si on produit des machines, ces machines vont être vendues ou échangées contre autre chose, mais ces machines elles-mêmes vont venir se "greffer" sur la deuxième phase : sur la "force de travail" ; et la force de travail pourra se concrétiser, ce qui entraînera un



changement profond de la société. Autrement dit, il n'y a pas de force de travail concrète l'état pur, mais une force de travail "retravaillée" par la consommation, les échanges, la production de machines, le rendement, etc., entraînant la mise en forme de la plus-value. Il s'agit bien d'un processus dialectique qui, dans sa temporalisation, peut être rapproché du mode de temporalité cerné par Freud, et mis en valeur par Lacan : le *Nachträglich*, l'après-coup. Il n'y a pas une histoire linéaire de l'individu, mais toujours une reprise, rendue patente dans le métabolisme du transfert, une reprise de ce qui s'est passé, et qui va modifier quelque chose. Cette boucle rétroactive, on la retrouve dans le processus de production. » (19 septembre 1990)

« Et peut-être aussi pour reprendre rapidement cette notion de "processus dialectique" en particulier à propos des trois "phases" du processus de production. J'ai insisté la dernière fois sur la deuxième phase, cette "force du travail", qui, de par son abstraction même, introduit un facteur de négativité. Cette phase "négative" permet qu'il y ait production "d'outils", et les outils produits vont, par rétroaction, concrétiser la force de travail : première boucle rétroactive, qui me semble importante à souligner. Une des erreurs les plus communes consiste à oublier d'où viennent les "outils", position fréquente dans certains courants contemporains de la psychiatrie : "ah, c'est formidable parce que maintenant, avec l'informatique, tu vas voir, on va mieux se comprendre." Mais ces outils, d'où viennent-ils ? Cela peut sembler un peu fallacieux, mais dans le champs spécifique de ce qu'on fait en psychiatrie, ce serait important de définir quels sont les "outils" que l'on produit. On ne produit pas des ordinateurs. On produit peut-être des "directeurs d'établissements", mais par un détour d'aliénation fantastique. On incorpore à notre force de travail des machines à laver, des ordinateurs, un directeur, un infirmier général, etc., mais on ne sait pas d'où ils viennent. On croit qu'ils viennent d'ailleurs, quand, en fin de compte, ils ont été produits dans un processus de production auquel on participe, mais dont on n'a même plus la maîtrise. Pourtant, il doit y avoir une production spécifique à notre travail, et les schizophrènes ne s'y trompent d'ailleurs pas, ils sentent bien si on produit vraiment quelque chose de valable, et si c'est le cas, ils nous aident à la produire ; sinon, ils ne produisent eux-mêmes rien du tout, et on en arrive au comble de l'aliénation : la ségrégation. » (17 octobre 1990)

Niels Egebak, « Le concept de travail en général chez Marx. Vers une anthropologie matérialiste. », *Matières. Cahiers de sémiotique*, n°4, septembre 1977.<sup>5</sup>

<http://ouvrirlcinema.org/pages/style/atable/egebak/EgebakMarx.pdf>  
<http://www.balat.fr/Niels-Egebak-Le-concept-du-travail.html>

« Une lecture plus serrée révélera que Marx, à cet endroit, introduit une distinction remarquable entre la *volonté* et le *but* du travailleur, ou bien qu'il manie deux conceptions de volonté, l'une ajustée à une fin, et l'autre non. Il écrit :

"Ce n'est pas qu'il (le travailleur) opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles ; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté. Et cette subordination n'est pas momentanée. L'œuvre exige pendant toute sa durée, outre l'effort des organes qui agissent, une attention soutenue, laquelle ne peut elle-même résulter que d'une tension constante de la volonté. Elle l'exige d'autant plus que, par son objet et son mode d'exécution, le travail entraîne moins le travailleur, qu'il se fait moins sentir à lui comme libre jeu (*Spiel*) de ses forces corporelles et intellectuelles, en un mot, qu'il est moins attrayant." (ib. p. 728).

Marx ne dit-il pas ici que la volonté en soi n'est pas ajustée à une fin, mais qu'il faut l'y contraindre ? Ici la volonté est mise en rapport au jeu (*Spiel*) qui, d'un point de vue productif, sera inutile (non ajusté à une fin donc : pure perte) – jeu inutile qu'il faut pourtant subordonner à une fin qui est ainsi tout fait indépendante de la volonté étant quelque chose qu'il faut ajouter (suppléer) à la volonté dans (pendant) le procès de travail. En d'autres termes : la volonté et la fin ne sont pas, préalablement et dès l'abord, en rapport immédiat l'un avec l'autre, ce rapport est dérivé. »

<sup>5</sup>Je signale une approche actuelle de Marx dans :

Paul Jorion, *Le capitalisme à l'agonie*, Fayard, 2011.

<http://www.editions-fayard.fr/livre/fayard-362647-Le-Capitalisme-a-l-agonie-Paul-Jorion-hachette.html>

<http://www.pauljorion.com/blog/>

« Parlant de l'échange entre capital et travail, Marx avance une double définition du travail "posé comme non-capital en tant que tel".

Premièrement, le travail est "travail non-objectivé négativement compris". C'est-à-dire que le travail est non-objectivé au sens absolu – contrairement au capital qui est défini précisément comme travail objectivé. Marx poursuit :

"Il n'est pas non plus matière première, ni instrument de travail, ni produit : le travail est séparé de tous les moyens et matières du travail et privé de tout objet extérieur. Le travail vivant est donc **abstrait** des éléments de sa propre réalité (il est par conséquent non-valeur)" (op. cit. tome 2 p. 73)

Nous reconnaissons les trois "éléments simples"<sup>6</sup> du *Capital*. Mais le travail, le travail vivant, dont on parle ici, n'est donc pas encore entré en rapport avec l'objet du travail et l'instrument du travail. Il existe comme abstraction de ses éléments de sa *réalité réelle*. Il a néanmoins déjà une *forme objective* : il est en soi objectivé (*selbst noch gegenständlich*), mais comme le non-objectivé en soi. Et il est non-valeur. Cela veut dire qu'il n'est pas encore force de *travail* qui a, comme on sait, une valeur d'usage (pour le capital), et une valeur d'échange (pour le travailleur). Aussi ne peut-il être dit avoir une intentionnalité. Et tout de suite après, il est appelé "la pauvreté absolue" :

"Le travail est la pauvreté absolue, non seulement parce qu'il n'a pas de richesse matérielle, mais parce qu'il en est exclu. En d'autres termes, **le travail n'a pas de valeur**, il est simple valeur d'usage objective ; sans un médiateur, cette objectivité reste attachée à une personne : elle coïncide directement avec la **personne du travailleur**. (*Leiblichkeit*, "corporéité"). Étant **purement immédiate**. Autrement dit, l'individu n'a aucune objectivité en dehors de son existence immédiate (*Dasein*). (ib.)

<sup>6</sup>« Voici les éléments simples dans lesquels le procès de travail se décompose : 1/l'activité personnelle de l'homme ou le travail proprement dit ; 2/ l'objet sur lequel le travail agit ; 3/ le moyen par lequel il agit »

Qu'est-ce qu'il faut entendre par une objectivité qui coïncide avec la corporéité immédiate de l'individu (du travailleur), et qui n'échappe pas à son existence immédiate ? Et qu'est-ce qu'est la pauvreté, non en tant que *manque*, donc non en tant qu'opposition dialectique à la plénitude, à la richesse, mais en tant qu'exclusion complète de la richesse matérielle et de tout rapport dialectique ? [...]

« Deuxièmement, le travail est travail non-objectivé, et maintenant *positivement compris*, non-valeur *positivement compris*, une négativité qui est en rapport avec soi-même – ce qui veut dire qu'elle s'est refendue – et en tant que telle " l'existence même du travail non-objectivé, donc sans objet, c'est-à-dire son existence subjective " :

"Mais si le travail n'a pas d'objet, c'est une activité ; s'il n'a pas de **valeur**, c'est la **source vivante de la valeur**. La richesse générale est une réalité objectivée dans le capital, mais elle existe comme **possibilité générale** pour le travail, et elle se forge dans l'activité."ib. p. 74)

Ici on définit donc le travail non-objectivé comme une activité ! (*Tätigkeit*) la *source vivante de la valeur* (mais en soi non-valeur ainsi que le travail non-objectivé défini négativement) et la *possibilité générale du capital*. Mais c'est explicitement une activité qui s'affirme dans l'action même en tant que telle, et donc pas dans la richesse matérielle : le capital. Ceci correspond à ce qui est appelé une négativité qui se rapporte à soi-même (*sich auf sich beziehende Negativität*). Ainsi ne peut-elle pas être intentionnelle, mais doit être relatée au jeu (*Spiel*), qui dans le *Capital* s'oppose au "but du travailleur". Une *Tätigkeit* pure qui est bien la possibilité générale du capital, mais pas (encore) son objet, en même temps qu'elle n'a pas (encore) le capital comme objet : le travail pas-encore-objectivé et pas-encore-objectivant. Bref : l'*Entgegenständlichung* mentionnée dans les *Manuscrits Parisiens*, et que nous avons essayé, plus haut, d'explicitier et de commenter. Marx continue néanmoins de la manière suivante :

« Il n'est nullement contradictoire, ou bien, la phrase suivante est en quelque manière que ce soit contradictoire : que le travail ait d'une part **pour objet la pauvreté absolue**, et d'autre part pour sujet et activité (*Tätigkeit*) la **possibilité générale** de

la richesse. En fait, cette contradiction dans les termes découle de la nature même du travail, de la même façon que, de manière antagonique le capital implique le travail, et celui-ci implique tout autant le capital de manière antagonique (*gegensätzliches Dasein*) ». <sup>7</sup> (ib.)

« La conclusion sera donc qu'en tant que non-valeur au sens déjà cité, le travail absolument non-objectivé ne fait pas partie du rapport économique, mais qu'il est la condition de possibilité ultime de ce rapport. Sa pratique est donc une perte non-compensée et non-compensable, une perte non-relevable. C'est ce jeu (*Spiel*) dont Marx parle en passant dans le paragraphe sur le procès de travail, mais qu'il laisse tomber aussitôt en exigeant qu'on le soumette au but du travailleur même, le but "qui détermine comme loi son mode d'action et auquel il doit subordonner sa volonté". Un, jeu "dans lequel, écrit Marx, ses forces corporelles et intellectuelles" se développent, ou bien l'activité, comme il écrit dans *Grundrisse*, qui est "la source vivante de la valeur", mais qui s'affirme dans l'action comme telle (pas dans son résultat), et qui existe comme capacité et comme force dans la corporéité du travailleur. Ce jeu n'est donc pas identique au procès de travail. Il faut, au contraire, que celui-ci soit maîtrisé et soumis à un but, le but du procès de travail. <sup>8</sup> Le procès de travail fait partie intégrée des rapports économiques, il est intentionnel et a son produit comme potentiel. Le jeu est ce procès de mise en relation, entre les effets duquel (pas les résultats) on trouve cette relation posée entre force de travail, objet de travail et instrument de travail. Dans cette relation posée est en même temps posée une valeur intentionnée qui détermine le procès de travail. Celui-ci n'est donc pas déterminé par la non-valeur, mais justement par son résultat, le produit à venir, dans lequel il est relevé. La non-valeur, par contre, a disparu. <sup>9</sup> Elle est perdue sans jamais avoir été présente au procès de travail.

<sup>7</sup> La traduction a été corrigée d'après l'édition allemande par moi.

<sup>8</sup> Cette soumission est rendue possible par le caractère décentré du sujet. On peut considérer ce caractère comme une aliénation "originelle" qui rend aussi possible – qui aide à déterminer – "la fausse conscience" posée historiquement.

<sup>9</sup> Donc, il n'est justement pas relevé au sens hégélien de *Aufhebung* : à la fois supprimer et conserver.

Marx ne le dit pas. Il passe dessus. Mais cela fonctionne dans son texte. Et c'est entre autres choses ce fonctionnement implicite qui rend possible la réarticulation de Marx avec Freud et la psychanalyse qui nous mènera peut-être à l'élaboration de l'économie générale qui, dans la définition de Georges Bataille sera une science qui "envisage le sens de ces objets les uns par rapport aux autres, finalement par rapport à la perte de sens" (*L'Expérience Intérieure*, p. 282). Bataille continue :

« La question de cette *économie générale* se situe sur le plan de l'*économie politique*, mais la science désignée sous ce nom n'est qu'une *économie restreinte* (aux valeurs marchandes). Il s'agit du problème essentiel à la science traitant de l'usage des richesses. L'*économie générale* met en évidence en premier lieu que des excédents d'énergie se produisent qui, par définition ne peuvent être utilisés. L'énergie excédante ne peut être perdue, sans le moindre but, en conséquence sans aucun sens ». (ib.)

Il est probablement douteux que les marxologues orthodoxes (ou logiciens du capital) acceptent des considérations semblables. Or, à la lumière de la lecture précédente de Marx elles seraient au moins plausibles. Rapprochées de cette lecture, elles pourraient laisser entrevoir une voie possible vers la formulation – sur une base matérialiste de "la logique dialectique du procès de symbolisation" (Goux). Une formulation qui – en opposition à p. ex. la tentative de Jean-Joseph Goux qui a pour base, essentiellement, l'analyse de la marchandise – prendra comme point de départ le travail, la productivité, et le concept du travail en général chez Marx. » <sup>10</sup>

« C'est quoi le travail négatif ?... Alors, j'ai proposé, longtemps après, en disant : mais, est-ce qu'on peut mesurer le travail, quand, par ex, vous faites une psychothérapie à quelqu'un, c'est quoi, ça ? Quand vous faites un test, le *Rorschach* ou le

<sup>10</sup> Une lecture (trop) rapide de *L'Expérience intérieure* ne m'a pas encore permis de retrouver les passages cités par Egebak. Par contre, je suis allée voir du côté de *La Part maudite*. Cf. <http://ouvrirlecinema.org/pages/style/atable/gbataille.html>

*Szondi*, ou alors quand vous parlez du transfert ? Et le désir, c'est quoi ? Ça vaut combien le désir ? Ça ne peut pas être mesuré dans l'échelle économique de la logique capitaliste ! Autrement, dit : c'est inestimable... [...] par exemple : la pulsion/*Trieb*... [...] où situer la pulsion, le transfert ? »

## → L'argent

Cela pose un problème vis à vis de la relation psychanalytique.

Est-ce qu'on va la mesurer comme le travail capitaliste, avec une échelle de valeurs bien codées ?

Un peu comme dans les grands magasins : Combien ça coûte ? Ici, c'est plus cher, là, c'est moins cher ?

D'ailleurs : est-ce que c'est obligatoire de payer ?

Jean Oury ajoute : Ça peut scandaliser les gens !

*Qu'entend-il par là ?  
C'est la question qui scandalise ?  
Ou bien le fait de devoir payer ?*

*Sur la question de l'argent dans la relation psychanalytique,  
cf. les séances de mars, juin 2008, janvier 2009.*

*Un numéro de la revue **Institutions**, n°7, 1990  
sur la thématique générale de l'argent  
<http://www.revue-institutions.com/fiche-revue07.html>*

*Un peu plus tard Jean Oury parlera de personnes qu'il prend en consultation,  
gratuitement,  
mais aussi de ce patient à qui il payait le voyage...*

Attention, lancera-t-il : Ne pas confondre l'efficacité et le fric !

## ↑ L'économie générale

### → Contre le cloisonnement

*Jean Oury ne fait pas, à ce moment du séminaire, usage du terme **cloisonnement**, mais un peu plus tard. C'est en allant rechercher dans les anciennes prises de notes d'autres contextes de son allusion à cette « prise de position de Tosquelles »<sup>11</sup> que je repère le lien...  
Je comprends :  
cloisonnement, aussi bien disciplinaire que hiérarchique*

### ↗ François Tosquelles : « Je suis psychiste »

« Avec Tosquelles... l disait bien à la fin de sa vie, quand on lui demandait : qu'est-ce que tu es, toi ? psychiatre ? psychanalyste ? psychologue ? Il répondait : moi, je suis psychiste ! »

### → Un système de relations complémentaires

*Quand quelqu'un va très mal...*  
« ...tout seul, tu crois que tu vas arranger ça, simplement ? Tu vas augmenter l'Haldol ou ... ? Mais à ce moment-là, si c'est bien foutu, s'il y a un réseau bien foutu (mieux que le *Pitchoum*, là...<sup>12</sup>)...tu sais que ce type-là... — il y a quelqu'un qui travaille à La Borde, qui fait un atelier, —, et lui, il aime bien y aller : Alors, on est tranquilles ! Mais s'il est pas là ? ... il faut faire attention, il faut inventer autre chose !

<sup>11</sup>Cf. *séances de mars, juin 2008, juin 2010.*

<sup>12</sup>Cad la réunion *Pitchoum* de ce mercredi matin dont il a déjà été question...

Autrement dit : on voit bien que dans les relations qu'on appelle « complémentaires »... pour quelqu'un... il y a souvent plusieurs personnes qui jouent... « [...]

### 🚀 « l'équation de soutien psychologique »

« A ce moment-là, le copain qui est lui même schizophrène, et qui a un bon contact, peut-être que dans ce cas-là, il sera lui-même... psychiste ! ... *pareil* que moi ! ... il entrera dans **l'équation de soutien psychothérapique** ! Faut quand même pas avoir de préjugés ! Parce que s'il n'était pas là... Je vois des gens qui me disent : Oh, *Machin*, il a un drôle de truc mais, soyez tranquille ! aujourd'hui on va se promener, on sera là, soyez tranquille, on sera avec lui. Qui est-ce qui dit ça ? C'est un psychologue ? Un infirmier ? Un psychiatre ? Non, non, c'est un autre schizophrène ! Mais à condition qu'il soit pris dans le système ! [...] Et c'est vrai qu'on est tranquille ! Mais alors, ... et les *bureaucrates* ? : alors, maintenant, vous demandez aux malades de surveiller les autres ! Hein ! Vous faites pas votre boulot ? »

(*Qu'est-ce qu'une équation?*)  
<http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89quation>

## ➔ Un degré de liberté nécessaire

*S'appuyer sur une telle structure ne peut pas se faire au sein de l'économie restreinte capitaliste*

Niels **Egebak**, « Le concept de travail en général chez Marx. Vers une anthropologie matérialiste. », *Matières. Cahiers de sémiotique*, n°4, septembre 1977.  
*Cf. plus haut.*

Jean **Oury**, « À propos de "l'argent, une dé-formation ?" », in **Onze heures du soir à La Borde, Galilée, 1980, p. 65-66, 67.**

[http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre\\_id=3020](http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3020)

« D'autre part, on ne devrait pas refouler, dans les discussions sur notre pratique, une dimension qui est toujours là, une dimension d'imposture.

J'ai l'impression que le métier, comme on l'appelle, de psychiatre et de psychanalyste, ce n'est pas un métier. Et alors de dire qu'il faut le payer ! Bien sûr, il faut vivre, il ne faut pas crever. Mais c'est quand même un fait, ce n'est pas un métier. Alors, c'est toujours là une difficulté d'articuler la pratique avec le syndicat, ce qui est pourtant indispensable. »

« Nous pouvons nous poser cette question : sur quoi travaillent les professions libérales, quand, par exemple, on est dans le commerce. On travaille sur du travail. Tandis que le psychiatre ou le psychanalyse, ils travaillent sur des "jeux de mots", c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas du travail mais du "durcharbeiten", que l'on a traduit par "élaboration".

Quel est le matériau en fin de compte ? »

*C'est ici que JO reviendra sur la question de l'argent.  
Faire payer ou non : ça dépend, ça n'est pas évident  
(sinon cela signifie que l'on entre dans un logique marchande,  
une logique de l'économie restreinte)*

« Or, s'il n'y a pas tout ce travail-là, de *surdétermination économique*... on passe... on est coincé dans des sortes de résistances vraies ! On ne peut pas faire une loi générale de tout ce que je dis là... [...] Mais il faut un certain degré de liberté, quand même... »

Avoir une parole un peu libre...

« Bien sûr qu'au *Pitchoum* c'était dégueulasse, ce matin : mais on peut le dire ! »



« Cela nécessite un certain degré de liberté »

« Est-ce qu'il y a un rapport sur le plan du système même entre le transfert, l'efficacité, les fantasmes, ce degré de liberté et le côté matériel, l'argent, le fait d'être là... c'est d'une complexité extraordinaire... »

## [mouvement 3][reprise]

*Sur Il n'y a pas d'Autre de l'Autre  
cf. séance de février 2010*

Dans ce mouvement  
*Jean Oury repart de la formule de Lacan pour aborder autrement  
le travail du psychiste-psychiatre*

## ↑ Il n'y a pas d'Autre de l'Autre

Dans une "simple" consultation il ne s'agit pas d'une simple relation duelle. (psychiatre/"client"), on voit apparaître toute une famille...

*...Ça dépasse même la famille :  
les histoires personnelles prises  
dans le tourbillon de l'Histoire, de la politique... (c'est ma façon de résumer)  
L'histoire personnelle permet de repérer...*

« Quels sont les points d'attache, d'investissements, dans l'existence. L'existence, c'est pas seulement dans le bureau du médecin que ça se passe !... C'est comme ça que j'illustrais ce que disait tout le temps Lacan : il n'y a pas d'Autre de l'Autre. C'est-à-dire : j'ai pas à demander conseil à un maître quelconque. Je suis pris là-dedans, en prise directe !... mais en "prise directe" ... mais pas moi !... pour l'autre »

*Ai-je bien entendu ? Cad : pour l'autre ou pour l'Autre ?  
[http://www.ouvrirlecinema.org/sons/JO/bribes/JO\\_110316/110316\\_cit2.mp4](http://www.ouvrirlecinema.org/sons/JO/bribes/JO_110316/110316_cit2.mp4)*

Jean Oury nous invite à lecture d'un autre séminaire de **Lacan**, le séminaire XII, **Problèmes cruciaux de la psychanalyse**. Les positions subjectives de l'être...

C'est la notion d'*Entzweiung* qui intéresse ici Jean Oury.

## ↑ Entzweiung

« ... il faudrait pouvoir dessiner au tableau... »

« On tort la bande et puis on marche... et sans franchir le bord on se trouve de l'autre côté de la surface. »



*Cf. notamment la séance de février 2010.*

August Ferdinand **Möbius**

in Jean-Claude **Pont,**

**La topologie algébrique des origines à Poincaré, Puf, 1974**<sup>13</sup>

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhs\\_0151-4105\\_1976\\_num\\_29\\_1\\_1382](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhs_0151-4105_1976_num_29_1_1382)

« On peut se faire une idée très claire de la grande diversité des zones de ce genre à l'aide d'une feuille de papier coupée en forme de rectangle ABB'A'. Plions d'abord cette feuille de façon que AB reste constamment parallèle à lui-même, jusqu'à ce que A se confonde avec A' et B avec B'; on obtient une zone à deux côtés ayant comme frontière les arêtes circulaires AA' et BB'. En second lieu, on amène A en coïncidence avec B' et B avec A' en tenant le segment AB fixe et en faisant subir à A'B' une rotation de 180 degrés. Cette surface a une seule frontière et un seul côté, car on peut la peindre entièrement sans traverser la frontière. »

(Möbius, p. 108, extrait du § 11 de « La détermination du volume d'un polyèdre ou la genèse de la notion de surface à un côté »)

Jacques **Lacan**, **Problèmes cruciaux de la psychanalyse, Séminaire XII, 1964-65, 10 mars 1965.**

<http://staferla.free.fr/S12/S12.htm>

« ... pour qui est sur la bande, il n'y a ni endroit ni envers. Il n'y a endroit et envers que quand la bande est plongée dans cet espace commun où vous vivez, ou tout au moins vous croyez vivre.

Il n'y aurait donc pas de problème vis à vis de ce qui peut se situer sur cette surface, pas de problème d'endroit ni d'envers et rien qui permette de la distinguer d'une bande commune de celle qui est, par exemple, la bande qui me

<sup>13</sup>J'ai contacté J.-C. Pont pour tenter d'en savoir plus sur le ruban de Möbius. Résultat infructueux mais sa réponse a ravivé le souvenir de « l'affaire Sokal ».  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Affaire\\_Sokal](http://fr.wikipedia.org/wiki/Affaire_Sokal)  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Impostures\\_intellectuelles](http://fr.wikipedia.org/wiki/Impostures_intellectuelles)  
<http://peccatte.karefil.com/SBPresse/LeMonde201197Dorra.html>  
[http://physics.nyu.edu/sokal/le\\_monde\\_Dec\\_12\\_97.html](http://physics.nyu.edu/sokal/le_monde_Dec_12_97.html)  
<http://peccatte.karefil.com/SBPresse/SokalBricmontPresse.html>

servirait de ceinture. Je n'aurai pas la malice de donner cette torsion finale. Néanmoins, il y a dans cette bande des propriétés, non pas extrinsèques mais intrinsèques, qui permette à l'être – que j'ai supposé y être limité par son horizon, c'est le cas de le dire – qui lui permette quand même, de repérer qu'il est sur une bande de Möbius et non pas sur sa ceinture de corps.

C'est ceci, qui se définit en ce que la bande de Möbius n'est pas orientable.

Ce qui veut dire que si le supposé être qui se déplace sur cette bande de Möbius, part d'un point en ayant repéré dans un certain ordre, son horizon, a, b, c, d, e, f (mettez autant de lettres que vous voulez) s'il fait un mot dans un certain sens – c'est la façon la plus rigoureuse, en l'occasion, de définir l'orientation – s'il poursuit son chemin sans rencontrer aucun bord, revenant au même point pour la première fois, il trouvera l'orientation opposée : le mot se lira d'un façon palindromique, dans le sens exactement inverse. »

Dans cette séance de février 2010  
Jean Oury parlait de...

« Un processus logique qui permet de penser deux choses en même temps »

Cf. aussi la séance de février 2009.

« Mais *Entzweiung*... ça veut dire que dans une situation quelconque tu es là mais en même temps, tu n'es pas là, tu es de l'autre côté. C'est difficile à dire comme ça. »

« Par exemple, dans la consultation dont je viens de parler, je suis là, en tant que...

– *Oh oui, elle est dépressive, [...] elle avait des médicaments qui collaient pas bien, il faut lui donner plutôt ça... essayer et puis je la reverrai* –

mais en même temps,

*je suis ailleurs, justement pour entendre toute son histoire... je suis dans un autre espace ! Tout en étant là ! Je suis à l'endroit et à l'envers de la bande de Möbius, d'un côté et de l'autre de la surface. Mais si je reste sur un côté de la surface, ça colle pas ! Ça devient stéréotypé !... »*

« ...Alors, c'est là qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre... »

Jacques **Lacan**, *Les problèmes cruciaux de la psychanalyse (1964-65), Séminaire XII.*  
<http://staferla.free.fr/S12/S12.htm>

(9 juin 1965)

« Et la façon que j'ai eu devant vous d'articuler le "je pense : 'donc je suis' " (avec deux points ouvrez les guillemets) d'où il résulte que la formule complète est à proprement parler : "je suis celui qui pense : donc je suis" et que ce que j'ai appelé cette **division** du "je suis" de *sens*, au "je suis" d'être est l'introduction à cette **Entzweiung** où va se placer, pour nous, autrement, le problème de la **vérité**. [...]

Le **donc** est ici une articulation qui marque la place, certes d'une référence causale, mais d'une référence causale qui est celle de la mise en acte de quelque chose qui est présent, pour aboutir à cette **disjonction**, à cette **Entzweiung**, du "je" de *sens* que DESCARTES, en un autre point, va franchement à articuler non pas même *cogito* mais *dubito* [Méditation seconde]. Le sens vacille, le doute va jusqu'au point le plus radical : *ergo sum*, l'être dont il s'agit est du *dubito* même, séparé.

[...]

Il s'est proposé une visée, une fin qui est celle d'une **certitude**, mais que pour ce qui est de la **vérité**, il s'en décharge sur **l'Autre**, sur le grand Autre, sur **Dieu** pour tout dire. Il n'y a aucune nécessité interne à la vérité : la vérité même de "deux et deux font quatre" est la vérité parce qu'il plaît à Dieu qu'il en soit ainsi.

C'est ce **rejet de la vérité hors de la dialectique du sujet et du savoir** qui est à proprement parler le nerf de la fécondité de la démarche cartésienne.

Car DESCARTES peut bien encore un temps conserver, lui penseur, la carcasse de l'assurance traditionnelle des vérités éternelles – elles sont ainsi parce que Dieu le veut – mais de cette façon, aussi bien, il s'en débarrasse.

Et par la voie ouverte, la **science** entre, et progresse qui institue un **savoir** qui n'a plus à s'embarrasser de ses fondements de **vérité**.

[...]

À partir de DESCARTES, le **savoir**, celui de la science, se constitue sur le mode

de **production** du savoir. De même qu'une étape essentielle de notre structure qu'on appelle sociale, mais qui est en réalité métaphysique, et qui s'appelle le **capitalisme**, c'est l'accumulation du capital, le rapport du sujet cartésien à cet être qui s'y affirme, est fondée sur l'accumulation du savoir. Est savoir, à partir de DESCARTES, ce qui peut servir à accroître le savoir. Et ceci, est une **toute autre question** que celle de la vérité.

[...]

De même que toute la psychologie moderne est faite pour expliquer comment un être humain peut se conduire en structure capitaliste, de même le vrai nerf de la recherche sur l'identité du sujet est de savoir **comment un sujet se soutient devant l'accumulation du savoir**.

C'est précisément cet état, cet état extrême, que la découverte de **FREUD** bouleverse.

Découverte qui veut dire et qui dit, qu'il y a un "je pense" qui est savoir **sans** le savoir, que le lien est **écartelé** mais du même coup bascule de ce rapport du "je pense" au "je suis".

L'un de l'autre est **entzweiet** : là où je pense, je ne sais pas ce que je sais, et ce n'est pas là où je discours – là où j'articule – que se produit cette annonce qui est celle de mon être d'être, du "je suis" d'être : c'est dans les **achoppements**, dans les intervalles de ce discours où je trouve mon statut de **sujet**. Là m'est annoncée la **vérité** : où je ne prends **pas garde à ce qui vient** dans ma parole.

Le problème de la vérité ressurgit. La **vérité fait retour dans l'expérience et par une autre voie que celle qui est de mon affrontement au savoir**, de la **certitude** que je peux essayer de conquérir dans cet affrontement même, justement parce que j'apprends que cet affrontement est inefficace et qu'alors que... là où je pressens, où je contourne où je devine tel écueil que j'évite, grâce à la construction extraordinairement riche et complexe d'un **symptôme** ...que ce que je montre comme un symptôme prouve que je sais à quel obstacle j'ai affaire, à côté de cela, mes pensées, mes **fantasmes** se construisent non seulement comme si je n'en savais rien mais **comme si je ne voulais rien en savoir**. Ceci est **l'Entzweiung**.

[...]

(16 juin 1965)

Car ce **Zwang**, cette **Entzweiung**, ce quelque chose... que la dernière fois – je n'y reviens pas ou plutôt j'y reviens, car il le faut – j'ai cru devoir inscrire dans ce schéma topologique – sur l'importance ou l'opportunité duquel j'aurai à revenir tout à l'heure – comme se marquant du fait que la structure de cette topologie étant celle d'une **surface** telle que son endroit vienne quelque part, si l'on peut dire, à se conjoindre à ce qui est tout de même bien son **opposé**, à savoir son envers...bien sûr, dans notre expérience d'analystes, c'est dans ce **rapport très particulier d'un sujet à son savoir sur lui-même** qui s'appelle **symptôme**.

Le **sujet** s'appréhende dans une certaine expérience qui n'est pas une **expérience** où il soit seul, mais une expérience, jusqu'à un certain point, **éduquée** et dirigée par un savoir.

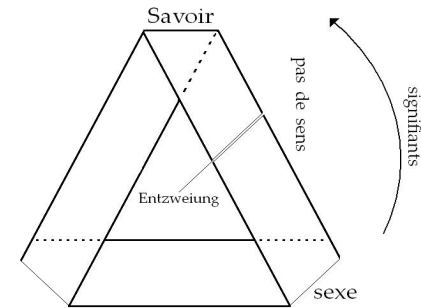
Le symptôme, fut-il le plus caractérisé en apparence, pour nos habitudes de cliniciens – celui de l'obsessionnel par exemple – nous n'avons que trop l'expérience qu'il ne s'achève, qu'il ne prend sa pleine constitution que dans un certain rapport à l'**Autre** dont FREUD a bien souligné qu'il peut être quelquefois le premier temps de la psychanalyse.

Cette division, ce **Zwang** cette opposition du sujet à ce qui lui vient du côté d'un savoir, c'est le rapport du sujet à son symptôme, c'est le **premier pas de la psychanalyse**.

[...]

« ... ce **ruban** de MOEBIUS, je veux dire sa demi torsion fondamentale, constitue sa **propriété topologique** : ce qu'il recèle d'**Entzweiung**...justement en ceci qu'il n'y a pas deux surfaces, que la même surface venant à se rencontrer elle-même étant son envers, c'est cela qui est le principe de l' **Entzweiung**...bien sûr c'est en tous les points du ruban de MOEBIUS qu'elle peut se manifester.

Et c'est bien ce que nous trouvons dans l'expérience quand nous voyons que le **Sinn**, à savoir ce qui fait la puissance de l'expérience analytique, ce qu'elle a introduit dans le monde de ce quelque chose d'essentiellement ambigu, où nous reconnaissons que, au niveau le plus opaque d'une chaîne signifiante, **quelque chose, ce quelque chose qui fait sens**, c'est toujours, plus ou moins pris, dans cette bipolarité encore irrésolue, qui est celle qui émane du sexe et c'est cela qui, en tout cas, y fait sens.



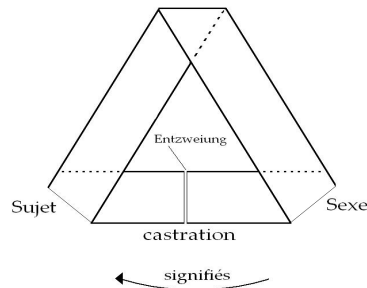
Mais n'ai-je pas aussi commencé l'année en vous montrant que cette nature du sens est exactement celle du "**pas de sens**", que plus, ce que nous pouvons essayer d'articuler, de former, de conjoindre, de signifiants à la seule condition d'y respecter un minimum de structure grammaticale, fera ce "**pas de sens**" et en manifestera d'autant plus le relief et l'originalité.

Le **Sinn** est foncièrement marqué de la fissure de l'**Unsinn** et c'est là qu'il surgit dans sa plus grande pureté.

Et alors, où trouverons nous ce qui y correspond de cette ligne magique, fuyante et idéale qui est partout et nulle part, cette ligne de l'**Entzweiung** dans le lieu de liaison du sujet au sexe que nous avons appelé la **Wahrheit** ?

Car c'est cela dont il s'agit dans l'analyse.

Si le **Sinn**, si ce qui est sens, est interprétable, vient au sujet du côté du savoir, dans les achoppements du discours, dans le trébuchement du signifiant, le signifié qui vient ainsi, vient d'ailleurs : il vient ici par en-bas, non pas par le détour du savoir, par ce rapport direct du sujet avec l'être sexué. Où est alors ici la division ? Est-ce que j'ai besoin devant des psychanalystes de l'appeler par son nom ? Quelle est l'expérience à quoi la psychanalyse nous conduit et que définit le rapport du sujet avec le sexe, si ce n'est que, quel que soit le sexe de ce sujet, ce rapport s'exprime de cette façon singulière, qui est celle que nous appelons la **castration**.



C'est dans la mesure où est **négativé** précisément ce qui est la **copule**, l'instrument de conjonction, que le sujet quel qu'il soit, s'intègre dans la vérité du sexe. Et cette nécessité de la fondation de la castration, voilà ce qui nous montre, là encore, le principe de cette singulière **Entzweiung**, jouant sur l'ambiguïté impossible à résoudre de cet UN toujours évanoui, toujours contraint de se confronter au *deux*. »

Jean Oury donne un exemple pour faire la différence entre ce que sous-entend *Entzweiung* et l'expression « être ailleurs ».

« Ainsi, dans la structure familiale, Il n'y a pas tellement d'*Entzweiung*.

Quand l'un demande à un autre : « Qu'est-ce tu penses ?! » —

« Oh, la, la, qu'est-ce que je pense ! ... rien !... Il fait beau, hein !  
... Mais...

... On peut être *ailleurs* en même temps...mais si on est *ailleurs*, on n'est pas *là*. Ça n'est pas *Entzweiung*, ça : c'est être ailleurs ! *Entzweiung*, c'est être là pour, en même temps... on ne peut pas se le représenter dans la petite logique habituelle!

...Et que ça, dans la relation à l'autre, sur le plan, disons, typiquement transférentiel ...

Alors... c'est quoi transférentiel ? »

Écoutez !

[http://www.ouvrirlcinema.org/sons/JO/bribes/JO\\_110316/110316\\_cit3.mp4](http://www.ouvrirlcinema.org/sons/JO/bribes/JO_110316/110316_cit3.mp4)

## ↑ La disparité subjective

Pour aborder le transfert,  
JO revient sans cesse à la première phrase du séminaire de Lacan.  
C'est la citation la plus récurrente dans les prises/bribes !

Jacques **Lacan**, **Le Transfert (1960-1961), Séminaire VIII ,  
Seuil, 1991**

autre version téléchargeable

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa **disparité subjective**. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'impar essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. » (16 novembre 1960)

La disparité subjective, c'est une façon d'être là, mais pas en miroir, pas copain/copain.

Être en sympathie, oui !

Établir une distance (qui n'est pas le lointain) pour respecter l'autre...



Jean Oury fait allusion  
à la différence entre sympathie et empathie selon Max Scheler  
Cf. aussi les séances de mars, septembre 2008

**Max Scheler, Nature et formes de la sympathie**

(Wesen und Formen der Sympathie)

(1913-1923), Payot, p. 23-24.

[http://www.payot-rivages.net/livre\\_Nature-et-formes-de-la-sympathie-Max-Scheler\\_ean13\\_9782228897105.html](http://www.payot-rivages.net/livre_Nature-et-formes-de-la-sympathie-Max-Scheler_ean13_9782228897105.html)

« C'est ainsi que pour nous faire une idée de ce premier élément constitutif de la sympathie, qui consiste à comprendre, à revivre, à re-éprouver, nous n'avons besoin ni de projection affective (*Einführung*) ni d'"imitation". Au contraire, la projection affective et l'imitation, loin de nous aider à comprendre, sont pour nous des sources d'erreurs.

Revenons à la sympathie et à son premier élément constitutif : la compréhension affective.

À ce propos, il convient de distinguer quatre modalités tout à fait différentes : 1° le partage immédiat, direct de la souffrance de quelqu'un ; 2° le fait de "prendre part" à la joie ou à la souffrance de quelqu'un ; 3° la simple contagion affective ; 4° la véritable fusion affective.

1. Le père et la mère se tiennent auprès du cadavre de leur enfant aimé. Ils éprouvent en commun la même souffrance, la même douleur. Cela ne veut pas dire que A éprouve telle souffrance, que B l'éprouve également, et que chacun d'eux sait qu'il l'éprouve. Non : A et B l'éprouvent en commun.

A, par exemple, n'a nullement de la souffrance de B une idée "concrète", comme c'est le cas de l'ami C qui se joint aux parents pour leur exprimer sa sympathie ou leur dire : "la part qu'il prend à leur douleur". Non : A et B ressentent en commun, éprouvent en commun, subissent en commun, non seulement "la même" situation, au point de vue de sa qualité et de sa valeur, mais aussi la même réaction émotionnelle, à cette situation. La "douleur", en tant que situation, et la souffrance, en tant que qualité fonctionnelle, se confondent ici de la façon la plus intime. Or, on ne peut ainsi éprouver en commun qu'une souffrance psychique, et non, par exemple, une couleur physique ou un sentiment sensoriel. On ne partage pas une douleur physique. Les catégories

affectives sensuelles (sensations affectives de C. Stumpf) ne se prêtent pas à cette forme supérieure de la sympathie, à moins de prendre une forme "concrète" chez la personne sympathisante. Elles ne peuvent provoquer que de la compassion, de la pitié. De même, on peut se réjouir à la vue d'un plaisir sensible éprouvé par un autre ; mais on ne peut éprouver ce plaisir lui-même (au sens d'une sensation de sympathie). Il peut arriver également que A éprouve le premier une souffrance donnée et que B l'éprouve ensuite, par participation affective. Mais ainsi que nous le verrons, cela suppose l'amour sous sa forme la plus élevée.

2. Il en est tout différemment dans le deuxième cas. Ici encore, la souffrance de A n'est pas la cause pure et simple de la souffrance de B. Toute sympathie implique l'intention de ressentir la joie ou la souffrance qu'accompagnent les faits psychiques d'autrui. Et elle tend à réaliser cette intention en tant que "sentiment", et non à la suite d'un "jugement" ou d'une représentation se laissant exprimer par la formule : "B souffre". Elle ne survient pas seulement en présence ou à la vue de la souffrance d'autrui ; mais elle est encore capable de "penser" en tant que fonction affective. Mais dans le cas dont nous nous occupons la souffrance de B est conçue avant tout, à la faveur d'un acte de compréhension éprouvé intérieurement, comme appartenant à B ; et c'est sur l'objet de cette compréhension intérieure que porte la sympathie. Autrement dit, ma sympathie et la souffrance de mon voisin sont, au point de vue phénoménologique, non un seul fait, comme dans le cas précédent, mais deux faits différents. ».

Pour pouvoir être là, *support du transfert\*\**, être dans cette dimension de disparité subjective...

*\*\*JO ne 'prononce' pas la formule si carrément (mais j'y suis contrainte par le passage à l'écrit)*

*Écoutez !*

[http://www.ouvrirlecinema.org/sons/JO/bribes/JO\\_110316/110316\\_cit4.mp4](http://www.ouvrirlecinema.org/sons/JO/bribes/JO_110316/110316_cit4.mp4)

## ↑ Le désir

*Cf. l'ensemble des prises/bribes,  
notamment (mais chaque contexte est fructueux)  
décembre 2007, janvier et mars 2010.*

Et ce qui est fondamental dans le transfert, c'est le désir (la grande trouvaille de Freud)

«Le désir inconscient, inaccessible directement... sauf par le transfert... »

Dans la relation analytique, Lacan pointe la triade

**désirant**  
l'analysant  
**désiré**  
l'analysant  
**désirable**

« L'accident de travail, c'est quand le désirant devient désirable »

Jacques **Lacan**, *Séminaire VIII, Le Transfert, 1960-61, Seuil, 1991.*

*Autre version sur le Net  
<http://staferla.free.fr>  
Ici, version Seuil*

« Ce qui caractérise l'érastès, l'amant, pour tous ceux qui l'approchent, n'est-ce pas essentiellement ce qui lui manque ? Nous, nous pouvons tout de suite ajouter qu'il ne sait pas ce qui lui manque, avec cet accent particulier de l'inscience qui est celui de l'inconscient.

Et d'autre part, l'éroménos, l'objet aimé, ne s'est-il pas toujours situé comme celui qui ne sait pas ce qu'il a, ce qu'il a de caché, et qui fait son attrait ? Ce qu'il a n'est-il pas ce qui, dans la relation de l'amour, est appelé non seulement à se révéler, mais à devenir, à être présentifié, alors que ce n'était jusque-là que possible ? Bref, disons-le avec l'accent analytique, ou même sans cet accent, l'aimé, lui aussi, ne sait pas. Mais c'est d'autre chose qu'il s'agit – il ne sait pas ce qu'il a.

Entre ces deux termes qui constituent, dans leur essence, l'amant et l'aimé, observez qu'il n'y a aucune coïncidence. Ce qui manque à l'un n'est pas de ce qu'il y a de caché, dans l'autre. C'est là tout le problème de l'amour. Qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas, n'a aucune importance. Dans le phénomène, on en rencontre à tous les pas le déchirement, la discordance. »

(p. 52-53, 30 novembre 1960)

« J'ai lu un article [...] où un monsieur, pourtant plein d'expérience, s'interroge sur ce que l'on doit faire quand, dès les premiers rêves, et quelquefois dès avant que l'analyse commence, l'analysé se produit lui-même l'analyste comme objet d'amour caractérisé. [...]

Pour nous, si nous nous laissons guider par les catégories que nous avons produites, c'est au principe même de la situation que le sujet est introduit comme digne d'intérêt et d'amour, éroménos. C'est pour lui qu'on est là. Ça, c'est l'effet, si l'on peut dire, manifeste. Mais il y a un effet latent, qui est lié à sa non-science, à son inscience. Inscience de quoi ? – de ce qui est justement l'objet de son désir d'une façon latente, je veux dire objective ou structurale. Cet objet est déjà dans l'Autre, et c'est pour autant qu'il en est ainsi qu'il est, qu'il le sache ou non, virtuellement constitué comme érastès. De ce seul fait, il remplit cette condition de métaphore, la substitution de l'érastès à l'éroménos qui constitue en soi-même le phénomène d'amour. Il n'est pas étonnant que nous en voyions les effets flambants dès le début de l'analyse, dans l'amour de transfert. Il n'y a pas lieu pour autant de voir là une contre-indication. C'est là que se pose la question du désir de l'analyste, et jusqu'à un certain point, de sa responsabilité. »

(p. 230-231, 8 mars 1961)

## ↑ Transfert dissocié/ greffes de transfert

Cette thématique (*je comprends celle du transfert et du désir*) est généralisable, sur un mode *institutionnel*.

*Cf. l'ensemble des prises/bribes*

► **Gisela Pankow** parle de "greffes de" transfert

(Ce soir,  
JO ne fait pas référence aux greffes de peau pour les grands brûlés.  
Il parle de « végétation »...)

**Jean Oury, Création et schizophrénie, 2 décembre 1987,  
éditions Galilée, 1989, p. 100.**

[http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre\\_id=3021](http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3021)

« ... par exemple les techniques de Gisela Pankow, avec la pâte à modeler. Pourquoi la pâte à modeler ? C'est parce qu'il n'y a pas de possibilité de discours direct, sous forme de parole, du fait de l'éclatement, de la non-expressivité langagière. Et la pâte à modeler va modeler quelque chose qui va être un substitut, non pas de soi-même mais de ce qui est en question vis-à-vis de sa propre structure, autrement dit de ce qui est en question dans le transfert. Pankow parle de "greffes de transfert" à partir d'un objet de médiation, la pâte à modeler. Mais il n'y a pas que la pâte à modeler. »

**GISELA PANKOW, L'Homme et sa psychose (1969),  
Flammarion, Champs, p. 26-29. (rééd. 2009)**

[http://editions.flammarion.com/Albums\\_Detail.cfm?ID=35543&levelCode=home](http://editions.flammarion.com/Albums_Detail.cfm?ID=35543&levelCode=home)

« Analytiquement, la 'participation' du malade à l'analyste se traduit par une relation d'échanges corporels — *Mitleiblichkeit* — où peut s'insérer une dialectique de partie et de totalité. Il s'agit de faire surgir chez le malade la demande se référant à une partie du corps de l'analyste, ce qui permet de situer le désir inconscient.

La méthode des greffes de transfert n'est pas limitée à l'acte que le médecin fait lui-même pour amener le malade à une reconnaissance. Dans les cas de régression moins graves, j'utilise une autre approche de la méthode des greffes de transfert ; je me sers des actes que le médecin fait faire par le malade. Ces actes ne servent pas uniquement à occuper le patient mais ils nous permettent une intervention analytique qui peut amener le malade à une reconnaissance. Comme le corps, dans la dynamique de sa structure spatiale, est le modèle exemplaire dont on peut se servir analytiquement, nous allons demander au malade un acte se référant à la structure de son corps : nous lui demandons de prendre de la pâte à modeler et de faire quelque chose pour nous, selon son gré. [...]

En considérant l'objet modelé comme une greffe, il s'agit de construire dans la parole un espace autour de cet objet, en poussant le malade à faire des choix. [...]

Si le malade n'est plus capable de reconnaître l'objet qu'il a modelé comme partie du monde spatial organisé, il faut se servir d'une méthode directe. Me référant à l'exemple du soulier, je dirai au malade : 'Si vous étiez ce soulier, que pourriez-vous faire avec mon corps ?' Ainsi le soulier prend la place de la totalité du corps du malade. [...]

La méthode des greffes de transfert est définie par l'acte qui amène le malade à une reconnaissance de son désir. De tels désirs se cristallisent autour d'images dynamiques que nous pouvons appeler des *phantasmes*<sup>14</sup>. De tels phantasmes se distinguent profondément de la notion ordinaire de *fantasme* comme production originaire passagère et donnent toute son importance à un élément de leur concept qui reste implicite chez Freud. Depuis 1956, dans mon livre sur la *Structuration dynamique dans la schizophrénie*, j'ai souligné qu'il existe des images dynamiques permettant de réparer la dissociation dans l'image du corps. La méthode de thérapie qui utilise de telles images dynamiques, je l'ai appelée 'structuration dynamique'. Chez le schizophrène authentique, de telles images doivent supposer la dialectique entre forme et contenu, car le malade vit dans un corps sans limites. Lorsque la dissociation dans le monde spatial est réparée, le malade peut entrer dans son histoire car la dissociation de l'image du corps s'accompagne simultanément d'une perte de la dimension historique de la vie du schizophrène.

En résumé, l'acte de modeler que le médecin fait faire au malade n'est pas là pour satisfaire des besoins du malade, mais pour l'aider à formuler des demandes et à reconnaître des désirs inconscients. Ainsi, le premier pas est fait pour sortir de l'univers de la psychose. Ma méthode aide ainsi le psychotique à rencontrer autrui. [...]

La psychose a un niveau qui s'ouvre au dialogue, et par conséquent, à une thérapie, à un traitement par la parole.

<sup>14</sup> J'ai choisi ce terme pour distinguer de telles images dynamiques des fantasmes ordinaires. Le monde de l'imaginaire peut être ouvert par un phantasme, mais n'est pas identique au champ dynamique qu'il représente.[...]

► **Jean Oury**, parle de **transfert dissocié**

*Cf. l'ensemble des prises/bribes*

**Jean Oury**, « **La fonction scribe. Le corps et ses entours** », non daté

<http://www.revue-institutions.com/articles/lafonctionscribe.pdf>  
<http://balat.fr/La-Fonction-Scribe.html>

« On sait bien que dans les structures collectives, avec beaucoup de travail, de vigilance et de présence, pour maintenir quelque chose de l'ordre du transfert, surtout au niveau d'une collectivité avec une dominante de psychotiques, il est nécessaire de formuler des modalités un peu particulières de transfert. C'est pour ça que j'avais proposé, il y a longtemps, la notion de "transfert dissocié", en rapport avec la dissociation schizophrénique, la *Spaltung*, etc. Transfert dissocié, c'était en même temps pour m'accorder avec ce que disait Tosquelles sur les multi-investissements transférentiels, les investissements les plus saugrenus, même les plus invisibles, qui maintiennent en existence certains psychotiques. »

**Jean Oury**, *Les Séminaires de La Borde, 1996-1997, 19 avril 1997, éditions Champ social, 1998, p. 222.*

[http://www.champsocial.com/book-les\\_seminaires\\_de\\_la\\_borde\\_1996\\_1997\\_470.html](http://www.champsocial.com/book-les_seminaires_de_la_borde_1996_1997_470.html)

« Mais quand même, qu'en est-il de l'impact institutionnel dans la psychothérapie ? Il ne s'agit pas de dire qu'il suffit d'être dans une structure institutionnelle pour qu'il y ait un effet thérapeutique ! Mais cependant, travailler l'ambiance, "c'est la moindre des choses" ; il faut une structure complexe. Et la question de la prise en charge singulière de quelqu'un, ce n'est qu'à ce moment-là qu'on peut la poser. Et on le fera avec le plus d'économie possible si justement il y a un travail institutionnel permanent.

Mais ce que je n'avais peut-être pas suffisamment précisé, je ne l'ai fait que bien plus tard : c'est qu'on ne peut régler les rapports entre l'institutionnel et les prises en charges analytiques ou psychothérapeutiques qu'en introduisant un concept de base – c'est seulement vingt ans après que j'en ai parlé –, celui de "transfert dissocié". Pourtant, c'était implicite : multiréférentiabilité, etc. Mais la question du transfert dissocié permettait de s'articuler institutionnellement au niveau des structures dissociatives de la schizophrénie. Il ne peut pas y avoir simplement une relation directe, une relation duelle. On doit tenir compte de l'existence de ce qui est en question, sur un fond institutionnel. La notion de "transfert dissocié" montre justement qu'il y a une surdétermination aussi bien du milieu physique

que des relations de groupes ; quelque chose de l'ordre du transfert partiel est mis en question. C'est cette dimension-là qui n'a pas été suffisamment relevée et qui, à mon avis, a fait de cette sorte de glissement vers le problème de la schizo-analyse. »

**Jean Oury**, « **Les résistances** », in **Patrick Chemla (éd.), Résistances et transferts. Enjeux cliniques et crise du politique**, Éres, 2004, p. ?

<http://www.edition-eres.com/resultat.php?id=1396>  
[http://www.minkowska.com/article.php3?id\\_article=1313](http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313)

« La catégorie ouverte, ce n'est pas la catégorie au sens aristotélicien, ce n'est pas la catégorie au sens kantien, ce n'est pas non plus au sens de Brentano. Vers 1911, Last, un philosophe allemand qui a beaucoup influencé Heidegger dans sa thèse sur Dun Scot, affirmait que les catégories sont des catégories ouvertes vers l'histoire. Ça veut dire que ce n'est pas quelque chose de purement abstrait. Une catégorie qui permet justement d'organiser les lieux doit tenir compte, non pas de l'histoire au sens général du terme, mais de ce qui s'est inscrit depuis des années dans un lieu, là où on vient travailler, et de ce que j'avais appelé il y a très longtemps une "sous-jacence" : quelque chose qui se dépose, qui s'inscrit. Une sous-jacence où il y a des manifestations aliénatoires bien sûr, mais où va s'inscrire quelque chose qui appartient d'une façon plus singulière à tous les gens qui ont été là, même au niveau fantasmatique. Il y a là une collusion entre l'aliénatoire et le fantasmatique. Quand quelqu'un a travaillé là, il y a quelque chose qui s'est inscrit. Ce qu'on appelle "l'ambiance" est en rapport avec des choses comme ça : ça s'est inscrit. Par exemple, vous savez bien qu'il y a encore certains villages, là où il n'y a même pas de noms de rues, où règne une certaine atmosphère. Dans ce village là, ce n'est pas la même ambiance que dans un autre. A quoi ça tient ? Quand on arrive dans un lieu comme ça, si on n'est pas complètement décervelé, on sent ces choses là. Or, c'est avec ça qu'on travaille. Cette sous-jacence en rapport avec les gens qui sont là, avec leur désir d'être là. Il y a un petit pourcentage de gens qui travaillent comme ça : ils sont là parce qu'ils sont là ; dans le sens que ça met en question, sous une forme opératoire ou sublimatoire, quelque chose de l'ordre de leur désir inconscient. Ceux là, on peut dire qu'ils sont des supports de "transfert dissocié" possible. »

« ... Sans qu'on le sache vraiment, d'une façon, disons... sans en avoir l'air ! », sur un plan institutionnel, on peut constater des greffes de transfert.

*Jean Oury fait référence au travail d'une jeune psychologue, Emmanuelle Rozier, qui a travaillé la question à partir de l'expérience de l'atelier d'équitation de La Borde.*

**Emmanuelle Rozier**, « **Corps et subjectivité collectifs** », Séminaire « **Corps et subjectivité** », Collège international de philosophie, 18 octobre 2006.  
[http://www.plc-grenoble2.fr/prod/file/plc/BON\\_TEXTE\\_COLLEGE.pdf](http://www.plc-grenoble2.fr/prod/file/plc/BON_TEXTE_COLLEGE.pdf)

**Le pragmatisme et sa méthode. Interdisciplinarité et observation en philosophie, L'Harmattan, 2011.**  
<http://www.harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&isbn=2296552447>  
à paraître en 2012 chez Erès :  
**Les institutions de la folie, La Borde, le collectif et les relations qui soignent**  
<http://www.plc-grenoble2.fr/index.php?code=299>

L'atelier équitation compte beaucoup pour certains schizophrènes de La Borde... les problèmes du corps...

## ➔ Le corps

« On pourrait presque dire que dans la schizophrénie, c'est un problème de, ce qu'avait vu Freud, au fond : c'est un problème au niveau de ce que l'on appelait l'incorporation (de la *première identification*, la plus basale, la plus fondamentale). C'est **la prise dans le corps** qui est touchée. »

**Jean Oury**, « **L'objet chez Lacan** », non daté

<http://balat.fr/L-objet-chez-Lacan.html>

<http://revue-institutions.com/articles.html>

« Il est nécessaire de distinguer objet "a" et "phallus". Sur une courbe, convexe vers le haut, Lacan place les différentes occurrences de l'objet. Sur la branche ascendante, l'objet oral puis l'objet anal. À l'inflexion, le phallus, en précisant bien que ce n'est pas un objet; le phallus, agent de passage, de réversion, etc. Sur cette courbe, les correspondances. En face de l'objet anal, on trouve sur la branche descendante l'objet scopique, c'est-à-dire le "regard" En face de l'objet oral, la "voix". Lacan concrétise donc une série d'objets. Ceci implique une critique de la théorie des stades: stade oral, stade anal, stade phallique..., laquelle a provoqué une sorte de régression logique par rapport à ce que Freud apportait. Ce qui peut apparaître le plus typique, le plus original dans la position de Lacan, c'est cette promotion du regard au rang de l'objet ; mais, à mon avis, le plus spécifique de sa pensée est moins ce statut du regard que celui qu'il accorde à la voix. C'est le fait de considérer la voix comme "objet" qui va lui permettre d'introduire la distinction entre "incorporation" (l'objet oral) et "introjection" (la voix), mais aussi entre Imaginaire et Symbolique. En effet, l'entrée dans l'Imaginaire se fait par le registre scopique, alors que l'entrée dans le Symbolique se fait par la voix. Ce qui s'accorde avec ce qu'écrivait Freud dans les lettres à Fliess en 1894, à propos de la distinction entre les hallucinations visuelles et les hallucinations auditives. Il faudrait reprendre aussi ce thème tel qu'il apparaît dans les travaux de la phénoménologie, ceux de Zutt entre autres.

À ce sujet, il me semble qu'il y a une certaine confusion dans l'École kleinienne du fait de la non-distinction entre l'objet oral et la voix, entre l'incorporation et l'introjection. L'incorporation du psychotique n'est pas du même ordre que l'incorporation de quelqu'un qui n'est pas psychotique. Et c'est peut-être un des apports les plus importants de G. Pankow que de préciser cette distinction. Gisela Pankow dit que, chez les schizophrènes, il y a un défaut "d'incarnation". Le problème de l'incarnation est en rapport avec l'incorporation (que, quelquefois, j'ai appelée "l'incorporation" la "fabrication" du corps) qui ne peut se faire que dans un système où déjà le désir est là; mais ce qui est "encorporé" reste lié à la sphère de l'oralité ; incorporation "cannibalique", comme le dit Freud, première identification, du registre de l'être. Identification à



l'espèce, à la station verticale, à l'érection du verbe incarné, le père primordial. Cette identification est bien distincte de la seconde, laquelle est de l'ordre de l'introjection du "trait unaire" (*einziger Zug*), marque de la distinctivité du sujet.

L'introjection, c'est l'entrée dans le Symbolique. Mais quand on parle de première et de seconde identification, ça ne veut pas dire que l'une se situe chronologiquement avant l'autre. Par exemple, les expériences déjà anciennes du neurologue André Thomas prouvent que l'introjection fonctionne déjà chez un petit gosse de quelques jours: celui-ci reconnaît les sommets phonématiques de son propre prénom, à condition qu'il soit prononcé par la mère. Mais peut-on vraiment parler "d'objet oral" ? Il s'agit plutôt d'un "pré-objet". L'objet véritablement constitué dans son statut logique n'apparaît qu'au stade anal, c'est-à-dire au moment où s'instaure pour le sujet la possibilité d'assumer le détachement, la séparation de l'objet, ce qui permet qu'il soit vécu "hors corps". Tandis que dans le "stade" oral, "l'objet" lui-même (pré-objet) fait partie du corps. Il n'y a aperception de l'objet comme distinct qu'au moment où celui-ci peut apparaître comme détaché, par l'intermédiaire du "voir": voir l'autre dans sa totalité. C'est seulement à ce moment qu'il y a une aperception de l'objet, en ce que le sein, qui faisait jusque-là partie du sujet, se détache. Mais l'enfant ne pourra avoir la maîtrise de cette séparation qu'au stade anal, et c'est donc seulement à partir de là qu'on pourra parler d'objet proprement dit. Lacan précise que la problématique de l'objet est toujours prise dans une forme d'aliénation où intervient le rapport à l'Autre: la demande. L'objet oral se situe toujours dans une dimension de dépendance, de demande: demander "à l'Autre". Tandis qu'au stade anal, c'est l'Autre qui demande... Et c'est à ce moment-là que l'enfant peut s'affirmer, en disant "non". L'objet se constitue du fait de la négation de la demande de l'Autre. »

« Je donnais comme exemple, on peut dire... traditionnel, de la fierté même, de la surgescence — pas forcément phallique, mais du corps ! — c'est le *toreador*.

Une chose impardonnable, c'est quand le *toreador* plie le genou. Il est éliminé ! Faut pas plier. Il y a cette station... ce que Freud appelait *l'incorporation*. C'est-à-dire la stature verticale. Or, c'est à ce niveau-là qu'il y a des troubles profonds. »

## ➔ La vie quotidienne

« Et moi je pensais que c'est là qu'il y a un **travail** qui se fait sur le plan, disons *institutionnel*.

Il y a des quantités de choses qui peuvent jouer/qu'on ne sait pas trop/mais que.../il faut peut-être respecter /même si ça nous semble idiot ! »

*Jean Oury va parler d'un pensionnaire de La Borde...  
qui vient lui raconter qu'il va dans un atelier :  
ce qu'il y fait, etc...  
Il apporte à JO un objet fabriqué,  
il est très content...  
Tout ça a de l'importance...*

« Quelle importance ça a ? C'est pas à moi de le dire !... mais lui non plus !... Autrement dit : c'est pris dans une ligne... une ligne de temporalité :

Il oublie si c'est le matin ou l'après-midi qu'il doit venir, mais il sait qu'il y a là un point de rassemblement.

Alors, on peut dire : mais c'est quoi ça ? c'est un *traitement* ? c'est *analytique* ?... bah, oui !... Il y a quelque chose de l'ordre du transfert !... Oui !... C'est quoi le transfert ? Bah, voilà ! : désir !... C'est quelque chose de l'ordre du désir ! Et il ne faut pas confondre le *désir* et la *demande*... »

## ↑ Le désir/la demande

Jean Oury, « L'objet chez Lacan », non daté

<http://balat.fr/L-objet-chez-Lacan.html>

<http://revue-institutions.com/articles.html>

« Dans la société, il y a une surcharge écrasante d'objets de consommation, c'est-à-dire "d'objets" de demande, qui étouffe complètement la problématique du désir et de son objet. Heidegger, dans ses derniers séminaires, faisait une

critique du *Dasein* et, en même temps, il essayait de cerner la notion d'*Ersatz*. Il semble que dans la société de consommation (mais aussi dans une psychothérapie insuffisamment rigoureuse) ce qui tient lieu d'objet "a" est quelque chose de l'ordre de l'*Ersatz*. Bien sûr, ce qui est dominant dans la relation consommatoire, étatique, banale, c'est une prévalence au niveau de la demande; non seulement il s'agit de satisfaire la demande, comme on dit dans le commerce, mais surtout de la susciter. Il y a une énorme confusion entre besoin, demande et désir, souvent d'ailleurs en interprétant Marx de travers ; d'où la réaction, à la fin du XIXème siècle, de tous ces courants qui prétendaient suppléer à la théorie de Marx, en particulier ceux qu'on a appelé "marginalistes" notions d'écart, de désirabilité, de désirance, d'ophélimité) (Jean-Joseph Goux: "Calcul des jouissances", *Critique*, octobre 1976). Certains contemporains semblent même avoir régressé de cent ans en reprenant ce vieux thème selon lequel ce qui ferait la loi de la production, ce serait le désir. Mais il ne s'agit même pas du désir; ce serait plutôt quelque chose d'apparenté au "besoin", non pas au sens de besoins qui seraient "déterminés par la nature", mais au sens des "besoins soi-disant nécessaires"; c'est-à-dire de ceux qui "dépendent du degré de civilisation d'un pays", mais aussi "des habitudes et des exigences particulières de chaque classe de travailleurs". Donc, un besoin qui est en réalité une demande, laquelle est présentée comme désir. »<sup>15</sup>

**Jean Oury, « Le Problème de la fatigue en milieu scolaire », in *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle*, Champ social éditions, 2001, p. 132.**

Compte rendu de la conférence faite le 6 février 1964 dans le cadre du G.T.E. (Groupe de techniques éducatives)

« Chaque fois qu'un individu s'adresse au monde, chaque fois qu'il s'éveille, chaque fois qu'il se rencontre dans l'autre, chaque fois que lui-même est en question, qu'est-ce qui se passe ?

<sup>15</sup>Cf. séances de janvier 2010, février 2008, juin, décembre 2006.

Pour faire écho aux propos de JO, un point de vue actuel :

<http://www.pauljorion.com/blog/?p=29467>

<http://www.pauljorion.com/blog/?p=26761>

<http://www.pauljorion.com/blog/?p=21729>

(sans oublier la lecture des commentaires suite aux articles !)

Il y a là une autre dimension qui fait que cela allume quelque chose dans l'individu. C'est une sorte de demande, une sorte de mouvement qui va vers..., qui "s'adresse à", par exemple à l'autre dans la **rencontre**. On est toujours là en position de **demande**. Même si on ne le sait pas, et qu'on ne sait pas ce qu'on demande du tout, on a cependant toujours un mot, on dit : "Tiens ça va bien... Donne-moi une cigarette". Il y a toujours des médiations possibles, aussi bien dans le langage que dans les objets. Ces médiations mettent en question la demande : on demande. À la limite, on ne demande rien du tout, on demande simplement qu'on puisse vous permettre de demander quelque chose, pour justement que dans la pratique, on puisse demander n'importe quoi. On peut demander : "Donne-moi une cigarette" ou je ne sais quoi... parce qu'il y a du vide, là, qui est créé simplement par le fait qu'on demande quelque chose. Or, quand on demande quelque chose, c'est immédiatement tout ce système qui s'allume (on ne sait pas comment sont les fils derrière le tableau) on voit : "Tiens ça s'allume, en haut, à droite, en bas..." C'est une analogie tout à fait grossière, qui image ceci : quand on appuie sur les boutons c'est ça qui représente la **demande** ; ce qui s'allume dans cette constellation du métro, c'est le fantasme. On peut dire que chaque demande fait fonctionner immédiatement tout un circuit, qui est structuré dans le signifiant, et qui est le **fantasme**. » (p. 132)

*Sur la thématique, désir, demande, besoin, cf. L'ensemble des prises/bribes*



*Un ancien plan lumineux du métropolitain parisien...*

Extrait du troisième mouvement (*connu/géométrie/géographie*) de *Tour Détour deux enfants* de Jean-Luc Godard (1978) (devenu indisponible sur le Net, à part quelques 'morceaux')

## [mouvement 4]

*Jean Oury poursuit*

*sa mise en question du travail sur le plan institutionnel...*

...Essayer d'établir d'une façon collective que chaque personne est là dans ce qu'on peut appeler sa différence.

### ↑ Le singulier/le désir

#### Le singulier, chaque personne dans sa différence

*Un séminaire de Sainte-Anne a été consacré au « singulier »...*

*Dans les prises/bribes,  
cf. notamment :  
janvier 2008, janvier 2009, avril 2010.*

- ▶ Le singulier, c'est de l'ordre du *désir inconscient... inaccessible...directement...*
- ▶ S'il n'y a pas le désir, il y a rien du tout !
- ▶ Le désir inconscient, c'est pas forcément ce qui se manifeste « *comme ça* »...
- ▶ Le transfert, c'est de l'ordre du désir.

### ↑ Le désir/le transfert

Comment peut-on dans une structure collective parler du transfert ?

« C'est pas facile à dire en trois mots... »

## ➔ Exercices de groupes

#### Il ne s'agit pas de donner des cours pour expliquer le transfert...

*(Je comprends que cela n'est pas forcément exclu non plus)*

Cela nécessiterait ... des **exercices de groupes**

*À La Borde aussi,  
même si c'est moins pire qu'ailleurs, ça manque beaucoup de groupes !*

*Sur la question des groupes,  
Jean Oury fait référence à Wilfred Ruprecht **Bion**,  
et aussi à Daniel **Sibony***

*Cf, séances :  
avril et juin 2010.*

**Daniel Sibony, Le groupe inconscient. Le lien et la peur, Bourgois, 1980**

<http://www.danielsibony.com/livre04.html>

4e de couverture

« Qu'est-ce qui dans un groupe fait lien, et notamment fige les membres dans la peur ou l'attente d'un péril qui ne vient pas, dans la soumission à un ordre que personne n'a formulé ; avec ces paradoxes bien connus ou d'aucuns s'interdisent d'eux-mêmes ce qui est permis ou s'accusent de crimes qu'ils n'ont pas commis ? L'enjeu, on s'en doute radical, et le modèle solaire (freudien) où les membres comme rayons convergent vers le foyer idéal, le Père idéal... semble insuffisant ; encore qu'il soit sans cesse authentifié par l'indignation contre "l'autorité mystifiante", et les pieux appels à être "plus libre" et à penser par "soi-même" ...

C'est donc une autre approche qui est ici tentée, du collectif comme figure même de l'inconscient, obstruée, bouchée par l'objet de désir à quoi le groupe "adhère". Or, si on se groupe pour se décharger de l'inconscient et pour s'assurer à bon compte d'en avoir un ; si le groupe ne s'appartient pas mais "appartient" à l'objet qui le plaque ; si le groupe efface les différences pour être en fait le recueil des différences qu'il échoue à effacer ; si donc le groupe est le

lieu commun d'un échec, qui n'est pas seulement échec sur le cadavre du père, ça tire à quelques conséquences tragi-comiques, que ce bref trajet égrène à travers des mythes presque "fous" que la réalité, mais dont l'enjeu est clair : une transmission de l'inconscient sous forme de lien, d'un lien qui puisse ligaturer l'hémorragie du désir... »

Certaines situations vécues à La Borde...

...conduisent Jean Oury à reparler de la **complexité**, décrite comme une sorte d'articulation (non pas une hiérarchie) qui fait qu'on passe d'un lieu à un autre, d'une personne à une autre...  
Si la bureaucratie intervient : qu'est-ce que ça va donner ?

[...]

Avec quoi on **travaille** ?

## **Désir/demande-pulsionnel**

*Jean Oury revient sur la distinction désir/demande, ici en repartant de la triade de Lacan : désirant/désiré/désirable*

La demande est du côté de l'analysant qui est aussi dans le statut de *désiré*, car... le désir est du côté de l'analyste

C'est à partir de là qu'il y a possibilité de transfert...

La demande, sur un plan de structure plus général, est au plus proche du **pulsionnel** (et non pas du désir)

*Jean Oury fait remarquer que sur ce point des « difficultés d'interprétations » sont survenues de la part de « certains intellectuels » vis à vis de Lacan.*

C'est ça qui remet en question toute la structure de la "personnalité", de la structure inconsciente.

En même temps, c'est la « monnaie courante »...

**Jean Oury**, « Quelques problèmes thérapeutiques de psychothérapie institutionnelle », in *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle*, Champ social éditions, p. 171-172.

[http://www.champsocial.com/book-psychiatrie\\_et\\_psychotherapie\\_institutionnelle,583.html](http://www.champsocial.com/book-psychiatrie_et_psychotherapie_institutionnelle,583.html)

Texte présenté aux « Journées d'études sur les psychoses chez l'enfant », Paris, 21-22 octobre 1967, et publié dans *Enfance aliénée*, 1967, Revue Recherches.

« Mais qu'est-ce que nous entendons par la demande ? Ce concept de base de l'analyse est un concept, il ne faut pas tomber dans le ridicule de croire qu'on peut voir la demande ou l'attraper. Phénoménologiquement nous n'avons à faire qu'au fantasme, or celui-ci, articulation du sujet avec l'objet de son désir, est fonction d'un système pulsionnel dont la demande est un facteur essentiel. À ce niveau de la pulsion, la demande typifie le sujet dans l'inconscient ; elle n'est pas demande de quelque chose – ce qui de le croire est le piège le plus commun du névrotique – mais demande de rien. L'analyse joue à ce niveau. La modification du style de cette demande se marque dans un remaniement de la configuration fantasmatique et de ses dérivés (acting-out, symptômes, accès au signifiant de l'Autre...).

L'analyse, en effet, si elle est bien menée, peut dans la relation transférentielle agir à ce niveau pulsionnel ; mais ce n'est pas le privilège absolu de l'analyse. Le transfert déborde largement le cadre de la technique analytique, bien que ce soit par l'analyse que sa fonction ait été révélée. »

**Jean Oury**, *Les séminaires de La Borde*, 19 octobre 1996, p. 63-64.

[http://www.champsocial.com/book-les\\_seminaires\\_de\\_la\\_borde\\_1996\\_1997,470.html](http://www.champsocial.com/book-les_seminaires_de_la_borde_1996_1997,470.html)

« On voit bien que Lacan a thématiqué la notion de demande d'une façon absolument nouvelle, en distinguant désir, besoin et demande. Surtout ne pas confondre désir et demande ! Or, tout le travail psychothérapeutique, au sens très large du terme, c'est justement d'essayer de décoller ce qui est apparemment mélangé dans le désir et la demande. Mais la demande telle qu'elle est formulée par Lacan, c'est quelque chose qui est déjà pris dans le langage, pris dans

l'atmosphère dans laquelle on vit, qui est une atmosphère langagière, en fin de compte. Il n'y a pas que Lacan qui dit ça. La demande, c'est quelque chose de très travaillé, très concaténé, c'est-à-dire pris dans ce qu'il appelle "le signifiant". [...] Qui est pris là-dedans, qui est morcelé et qui est travaillé par le *socius*. La demande dont parle Lacan ressemble beaucoup à la façon dont Marx, dans les troisièmes manuscrits de 1844, parle en disant qu'il n'y a pas de besoin pur. C'est un besoin travaillé par le *socius*. On est en prise directe non pas sur la nature, mais la nature elle-même est ce qui nous revient d'un travail qu'on a appris depuis des millénaires. J'ai toujours rapproché "la demande", formulée par Lacan, avec ce que dit Marx dans les *Manuscrits de 1844*, justement avec cette phrase-là : "L'homme est pour l'homme l'existence de la nature, et la nature est pour l'homme l'existence de l'homme". C'est-à-dire celui qui est là, dans cette atmosphère langagière et productrice, au sens de tout à l'heure, pour modifier quelque chose. »

**Jean Oury, « Dialectique du fantasme, du transfert et du passage à l'acte dans la psychothérapie institutionnelle », in *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle*, Champ social éditions, p. 188-189.**

*Compte rendu d'une conférence faite au cercle de psychothérapie institutionnelle à l'hôpital Sainte-Anne, le 24 janvier 1968. Ce cercle faisait partie lui-même du « Cercle d'études psychiatriques » organisé par Henri Ey et G. Daumezon.*  
[http://www.champsocial.com/book-psychiatrie\\_et Psychotherapie\\_institutionnelle.583.html](http://www.champsocial.com/book-psychiatrie_et Psychotherapie_institutionnelle.583.html)

« Le désir, c'est ce qui est au centre de l'inconscient. C'est ce qui fait qu'il y a un sujet. Le fantasme lui-même est une manifestation du désir. On agit dialectiquement sur la demande. Il y a le besoin, par exemple, la faim... Mais le fait de dire "j'ai faim", c'est autre chose qu'un besoin... Il y a des quantités de choses qui s'allument et on a fait de quelque chose. Ce n'est pas une "intentionnalité de" mais ça s'articule toujours dans une sorte de *Gestalt* qui est, en fin de compte, une faim, soit un bifteck ou je ne sais quoi, dans un restaurant, des fourchettes, etc. Tout un cinéma qui se fait ; ça n'est vraiment pas du pur besoin... Le besoin est toujours métabolisé dans ce que Lacan appelle "le grand Autre".

On peut dire que la demande c'est un besoin métabolisé par le grand Autre. Mais ça a quelque chose à voir avec ce qui se passe dans la société. Il n'y a pas de grand Autre "pur". Ce n'est pas pareil, par exemple, de dire "J'ai faim"

quand on est australien - australien dans le désert - et de dire "J'ai faim" quand on est dans une HLM parisienne. Même si ça paraît superficiel : fourchettes, doigts, c'est pas la même chose. Une fois que le besoin est métabolisé par le grand Autre, qu'il y a une assise sociale, ce besoin métabolisé devient une demande, une demande qui n'est pas forcément très explicite, qui peut être inconsciente, une demande confuse de quelque chose qu'il faut démystifier. De même quand on dit : il faut que le malade "prenne conscience de"... (on disait tout à l'heure plutôt qu'il prenne "inconscience" de...) ça veut dire quoi ? Il y a une certaine dimension, une certaine demande qui va s'articuler d'une façon très précise avec quelque chose, avec soi-même en tant que sujet, "sujet barré". L'articulation du sujet barré avec la demande, c'est la structure, l'équation, de la pulsion. Il me semble qu'on ne peut pas parler de transfert sans parler de pulsion. Je vous rappelle encore une autre formule de Lacan : "Le transfert, c'est la mise en acte de l'inconscient en tant que sexuel". Alors il faudrait redéfinir la pulsion, assemblage que l'on peut comparer à une espèce de tableau surréaliste, de collage. Le sexuel, un ensemble de pulsions partielles, agencées dans un certain style... Or, il me semble que ce style même de la demande, qui va articuler, fonder la pulsion, ce style de demande est conditionné, d'une façon très profonde, par le contexte social. Par exemple, la ségrégation des noirs de Chicago fait qu'ils n'auront pas le même style de demande que les blancs qui ont leur villa à la périphérie de la ville. Pas le même style de demande, donc de pulsion ? Ça veut dire que l'inconscient n'est pas imperméable au *socius* ? Ça remet en question pas mal de choses, peut-être des échecs de l'analyse la plus traditionnelle. »

*Sur la question de la demande  
Jean Oury lance un début de phrase sur — en guise d'exemple —  
un patient qui demande à participer à un groupe de thérapie précis.  
Qu'est-ce qu'on va lui répondre ? Ça dépend !  
C'est tout un travail d'échanges, dit-il.*

*Cut.*

*Et il passe à la question du groupe...<sup>16</sup>*

<sup>16</sup>J'ignore s'il y a déjà eu des commentaires sur le *phrasé* de Jean Oury.

Plus j'entre en "familiarité" (cf. la *connaissance par familiarité*, indiquée (pointée du doigt) par Michel Balat) avec le *rythme* du penser de Jean Oury (ce qui ne signifie nullement que j'y ai accès), plus je rencontre de "difficultés" pour le *transférer* selon un mode écrit.

Ce qui compte, c'est « entre les mots, entre les phrases, entre les lignes, entres les

## ↑ Le groupe : structure relative

...Mais pour qu'il puisse y avoir un groupe, il en faut plusieurs... un groupe tout seul, ça n'existe pas !

Un groupe est une structure **relative** vis à vis d'un ensemble.

Il n'y aura **UN** groupe que s'il y en a **d'autres**, sinon on chosifie et tout est foutu.

« Mais qu'est-ce qu'on a à en faire si en même temps il n'y a pas un certain degré de liberté... non pas de faire n'importe quoi !... »

Jean Oury fait une rapide allusion au travail sur les groupes à la **Tavistock** clinic.

<http://blog.ithaque-editions.com/2010/11/francois-levy-commente-bion-a-la-tavistock/>

*Sur la question des groupes :  
séances d'avril, mai, juin, septembre, décembre 2010,  
décembre 2005, janvier, novembre 2006,  
novembre 2008.*

*Le entre le mots apparaît, en vient à se manifester, dans les mots...*

« Pourquoi je dis tout ça... c'est peut-être pour justifier pourquoi je suis parti pendant vingt minutes du *Pitchoum* ce matin. Il faut bien que je me justifie quelque part... mais en disant que... ça manquait de structure... et la chose la plus grave sur laquelle on insistait beaucoup avec Tosquelles, c'est le cloisonnement... »

---

livres ! », comme il le suggère parfois.

Mais comment rendre en deux dimensions (des mots sur une feuille de papier), ce qui relève de la quatrième ?

Une personne à qui je confiais cette difficulté a rapproché ce qui se passe dans les séminaires de Jean Oury de la musique de John Coltrane (période *free jazz*)...

<http://www.youtube.com/watch?v=GERstVMeDQE>

## ➔ Le cloisonnement [reprise]

Dans notre « civilisation bureaucratique-... », c'est justement ce qui est recommandé :

« “Comment ? Ah, vous êtes psychologue ? Vous n'êtes pas ergothérapeute, vous n'êtes pas psychanalyste, vous n'êtes pas médecin...vous n'êtes pas infirmière...” »

*La notion de **cloisonnement**  
intégrée à des « montages » différents dans le séminaire :*

*(octobre 2006)*

- ▶ Les rapports entre le cloisonnement et la **liberté de circulation** ;
- ▶ Le cloisonnement

et la différence selon **Sartre** entre **pratico-inerte** et processus dialectique

*(avril 2007)*

- ▶ Dans une intervention de **Michel Balat** sur la **feuille d'assertion**

*(septembre 2007)*

- ▶ Sur le partage et la **fonction soignante**
    - ▶ Cloisonnement et **bureaucratie**
- (+ juin, décembre 2008, janvier 2009 + février 2011)

*(octobre 2007)*

- ▶ Être là : dans le même **paysage**

*(novembre 2007)*

- ▶ La logique **castrative**

*(janvier 2008)*

- ▶ Critique d'**Henri Ey** (l'organo-dynamisme)

*(mars 2008)*

- ▶ **Statut, rôle, fonction**
- ▶ Les cloisonnements *industriels* selon François Tosquelles



- (mai 2008)
  - ▶ Analyse institutionnelle et **pathoplastie**
- (février 2009)
  - ▶ Quand la structure disparaît
  - ▶ Critique du cloisonnement
- (décembre 2009)
  - ▶ Le domaine de la psychiatrie

## ➔ Organiser la vie quotidienne

Comment faire pour organiser la vie quotidienne ?

## ⬆ La rencontre

*La vie quotidienne est en rapport avec quelque chose de l'ordre de la rencontre...*

... « au sens stoïcien du terme. »

Il s'agit de rencontres, pas forcément qui comptent, dit Jean Oury ce soir, mais qui forment un certain tissu « existentiel » (c'est beaucoup dire, ajoute-t-il, comme cherchant le mot juste ) mais pour qu'il puisse y avoir ce que les Stoïciens appellent, non pas le mélange des corps, mais les **incorporels**.

Gilles **Deleuze**, *Logique du sens*, Minuit, 1969, p. 13-14.  
[http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre\\_id=2012](http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2012)

« Les Stoïciens à leur tour distinguaient deux sortes de choses : 1°) Les corps, avec leurs tensions, leurs qualités physiques, leurs relations, leurs actions et passions, et les "états de choses" correspondants. Ces états de choses, actions et passions, sont déterminés par les mélanges entre corps. [...] Le seul temps des corps et états de choses, c'est le présent. Car le présent vivant est l'étendue temporelle qui accompagne l'acte, qui exprime et mesure l'action de l'agent, la

passion du patient. Mais, à la mesure de l'unité des corps entre eux, à la mesure de l'unité du principe actif et du principe passif, un présent cosmique embrasse l'univers entier : seuls les corps existent dans l'espace, et seul le présent dans le temps. Il n'y a pas de causes et d'effets parmi les corps : tous les corps sont causes, causes les uns par rapport aux autres, les uns pour les autres. L'unité des causes entre elles s'appelle le Destin, dans l'étendue du présent cosmique.

2°) Tous les corps sont causes les uns pour les autres, les uns par rapport aux autres, mais de quoi ? Ils sont causes de certaines choses, d'une tout autre nature. Ces effets ne sont pas des corps, mais à proprement parler des "incorporels". Ce ne sont pas des qualités et propriétés physiques, mais des attributs logiques ou dialectiques. Ce ne sont pas des choses ou des états de choses, mais des événements. On ne peut pas dire qu'ils existent, mais plutôt qu'ils subsistent ou insistent, ayant ce minimum d'être qui convient à ce qui n'est pas une chose, entité non existante. Ce ne sont pas des substantifs ou des adjectifs, mais des verbes. Ce ne sont pas des agents ni des patients, mais des résultats d'actions et de passions, des "impassibles" – impassibles résultats. Ce ne sont pas des êtres vivants, mais des infinitifs : Aïôn illimité, devenir qui se divise à l'infini en passé et en futur, toujours esquivant le présent. Si bien que le temps doit être saisi deux fois, de deux façons complémentaires, exclusives l'une de l'autre : tout entier comme présent vivant dans les corps qui agissent et pâtissent, mais tout entier aussi comme instance infiniment divisible en passé-futur, dans les effets incorporels qui résultent des corps, de leurs actions et de leurs passions. Seul le présent existe dans le temps, et rassemble, résorbe le passé et le futur ; mais le passé et le futur seuls insistent dans le temps, et divisent à l'infini chaque présent. Non pas trois dimensions successives, mais deux lectures simultanées du temps.. »

Émile **Bréhier**,  
*La Théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme (1928)*, Vrin, 1962.  
[http://www.puf.com/wiki/Auteur:C3%89mile\\_Br%C3%A9hier](http://www.puf.com/wiki/Auteur:C3%89mile_Br%C3%A9hier)

« Identifiant l'être avec le corps, ils [les Stoïciens] sont cependant forcés d'admettre, sinon comme des existences, au moins comme des choses définies l'espace et le temps. C'est pour ces néants d'existence qu'ils ont créé la catégorie de l'incorporel. » (p. 2)

« Lorsque le scalpel tranche la chair, le premier corps produit sur le second non pas une propriété nouvelle mais un attribut nouveau, celui d'être coupé. L'attribut, à proprement parler, ne désigne aucune qualité réelle ; blanc et noir par exemple ne sont pas des attributs, ni en général aucun épithète. L'attribut est toujours au contraire exprimé par un verbe, ce qui veut dire qu'il est non un être, mais une manière d'être, ce que les Stoïciens appellent dans leur classement des catégories un  $\pi\omega\zeta$   $\epsilon\chi\omicron\nu$ . Cette manière d'être se trouve en quelque sorte à la limite, à la superficie de l'être, et elle ne peut en changer la nature ; elle n'est à vraie dire ni active ni passive, car la passivité supposerait une nature corporelle qui subit une action. Elle est purement et simplement un résultat, un effet qui n'est pas à classer parmi les êtres.

Ces résultats de l'action des êtres, que les Stoïciens ont été peut-être les premiers à remarquer sous cette forme, c'est ce que nous appellerions aujourd'hui des faits ou des événements : concept bâtard qui n'est ni celui d'un être, ni d'une de ses propriétés, mais ce qui est dit ou affirmé de l'être. C'est ce caractère singulier du fait que les Stoïciens mettaient en lumière en disant qu'il était incorporel. [...] Tout corps devient ainsi cause pour un autre corps (lorsqu'il agit sur lui) de quelque chose d'incorporel. [...]

(Les Stoïciens distinguent) radicalement, ce que personne n'avait fait avant eux, deux plans d'être : d'une part l'être profond et réel, la force ; d'autre part le plan des faits, qui se jouent à la surface de l'être, et qui constituent une multiplicité sans fin d'êtres incorporels. » (p. 11-13)

*D'autres citations à retrouver dans :  
séances septembre, mars 2008, mai, janvier, 2010.*

Pour qu'il puisse y avoir quelque chose de l'ordre de la rencontre qui soit efficace — qu'est-ce que ça veut dire *efficace* quand on dit *rencontre* ? — C'est pour toucher quelque chose qu'on pourrait dire de l'*événementiel*, que ça puisse faire un petit peu **événement**.

## ↑ Un événement

Gilles Deleuze, *Logique du sens* (1969), Minuit p. 14-15.

[http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre\\_id=2012](http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2012)

« Pourtant quoi de plus intime, quoi de plus essentiel au corps que des événements comme grandir, rapetisser, être tranché ? Que veulent dire les Stoïciens lorsqu'ils opposent à l'épaisseur des corps ces événements incorporels qui se joueraient seulement à la surface, comme une vapeur dans la prairie (moins même qu'une vapeur, puisqu'une vapeur est un corps) ? Ce qu'il y a dans les corps, dans la profondeur des corps, ce sont des mélanges : un corps en pénètre un autre et coexiste avec lui dans toutes ses parties, comme la goutte de vin dans la mer ou le feu dans le fer ; un corps se retire d'un autre, comme le liquide d'un vase. Les mélanges en général déterminent des états de choses quantitatifs et qualitatifs : les dimensions d'un ensemble, ou bien le rouge du fer, le vert d'un arbre. Mais ce que nous voulons dire par "grandir", "diminuer", "rougir", "verdoyer", "trancher", "être tranché", etc., est d'une tout autre sorte : non plus du tout des états de choses ou des mélanges au fond des corps, mais des événements incorporels à la surface, qui résultent de ces mélanges. [...] Les Stoïciens sont en train de tracer, de faire passer une frontière là où on n'en avait jamais vue : en ce sens ils déplacent toute la réflexion.

Ce qu'ils sont en train d'opérer, c'est d'abord un clivage tout nouveau de la relation causale. »

*(Déjà cité dans  
les prises de notes de septembre 2008)*

Dans des structures psychotiques graves ou des structures obsessionnelles, il y a une sorte d'impossibilité d'**ouverture vers l'événementiel**.

L'événement n'est pas quelque chose de massif, qui pèse lourd, c'est quelque chose même dont on ne s'aperçoit pas tout de suite. Ce que les Stoïciens appelaient donc des 'incorporels' et qui n'est pas le mélange des corps !

Il se passe quelque chose, un **décalage** dans l'existence qui peut en être complètement modifiée.

C'est fragile un événement...

Le coup de foudre est une forme événementielle...

↳ C'est une problématique avec laquelle on **travaille**

*D'une manière très elliptique,  
JO fait allusion au « petit événement »  
— comme il l'avait qualifié un peu plus tôt —  
survenu le matin à la réunion Pitchoum...*

« “Pitchoum, je vous emmerde !”, c'est du travail ! »

**Jean Oury** « **Psychanalyse & psychiatrie et psychothérapie institutionnelles** », **VST, 2007/3, n° 95, p. 110-124.**

[http://www.cairn.info/resume.php?ID\\_ARTICLE=VST\\_095\\_0110](http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_095_0110)

publié dans *L'Apport Freudien*, sous la dir. de Pierre Kaufmann,  
*Larousse-Bordas, 1993, 1998, p.837-838.*

« ... Autrement dit, pour qu'une collectivité puisse fonctionner d'une façon à peu près efficace et ne développe pas une pathoplastie trop lourde, il est nécessaire qu'il y ait une analyse permanente de tous ces facteurs, lesquels sont des facteurs d'aliénation. Cette fonction analytique collective fait partie de ce que j'ai appelé “le collectif” : sorte de “machine abstraite”, dont la fonction diacritique ne peut fonctionner qu'à partir de ses éléments : un club, des “tiers-régulateurs” et une quantité “d'ouverts”. Ce “collectif” produit la possibilité de sauvegarder un certain degré de liberté, d'initiative, donc de rencontres, mais en même temps d’“événements”. On produit des événements. Même les plus petites choses qui se passent dans l'existence peuvent devenir “événement” pour quelqu'un qui est en déréliction, l'événement pouvant alors, par la traduction qu'on en donne, être utilisé par le sujet pour acquérir une singularité efficace. “Efficace”, au sens où elle peut créer, dans et par ce filet institutionnel, des échanges, des rencontres... Ce qui permettra à chacun, s'il y a tous ces systèmes de réseaux transférentiels, de pouvoir, par moments, accéder à une ré-émergence de soi. Cette notion “d'émergence” est capitale : d'une façon schématique, on peut dire que le trouble fondamental du psychotique est un trouble de l'émergence, soit une émergence impossible, soit une distorsion de l'émergence. D'où la production de ce que j'ai nommé des “espaces du dire” »

(Déjà cité dans les prises de notes de mai 2010)

[...]

## ➔ Nettoyer les avenues

*Dans un système bureaucratique,  
on ne peut pas tenir compte de toute cette problématique.*

« ...Avant de parler de ça, il faut nettoyer un peu les avenues ! »

## [mouvement 5]

### ➔ Ce qui compte le + ne se voit pas

Il s'agit de tenir compte d'une quantité de facteurs extrêmement complexes et subtils qui ne se voient pas.

Ce qui compte le plus ne se voit pas. Si ça se voit : ça va, tout le monde le sait...

« Dans toute relation un petit peu correcte, c'est à ce niveau-là... »

### ➔ L'humour permet l'inattendu

La pire des choses :

Quand un groupe se prend au sérieux, quand il se prend pour un groupe...

La grande difficulté de l'approche de l'humour dans la névrose obsessionnelle. Mais l'humour schizophrénique, ça existe...

L'humour n'est pas l'ironie, c'est pas facile à « manier » ...

L'importance de l'humour :

cela permet qu'il se passe quelque chose d'inattendu, qui ne soit pas programmé.

Références à Kierkegaard,  
à la première rencontre de JO avec Hélène Chaigneau...  
<http://www.balat.fr/Helene-Chaigneau-1919-2010.html>  
<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2011/06/psypropos-2009-orleans-14-nov-2009-jean.html>

Cf. séances de mars 2006, janvier 2007, janvier 2009,  
janvier, février, septembre 2010.

## ➔ « Soyez tychistes ! »

... C'est le conseil de Jacques Lacan à la fin du XI<sup>e</sup> séminaire.  
C'est-à-dire : Soyez sensibles à toute rencontre...

**JACQUES LACAN,**  
**Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964),**  
**Séminaire XI, Seuil, Points « Essais »**  
**autre version sur le Net**  
<http://staferla.free.fr>

Cf. séances de  
septembre 2007,  
mars, avril, mai 2008,  
octobre 2009, mai 2010.

## ↑ Tuchè/tugkanon/lekton

Cf. l'ensemble des prises/bribes

Pour que la *tuchè* puisse fonctionner, c'est couplé forcément avec une autre fonction : le *lekton*.  
Lacan en parle un tout petit peu à propos des psychoses.

Le *lekton* (traduction imparfaite *dicible*), c'est tout le processus qui fait que quelque chose puisse se dire, mais en même temps pour que ça puisse être efficace, il faut que ça s'articule avec *tugkanon*, la rencontre.

C'est à ce moment-là qu'il peut y avoir une ouverture, vers quelque chose qu'on va appeler l'**objet**, en attendant...

Extrait d'un forum sur le Net  
<http://www.oedipe.org/forum/read.php?8,7428,7523,quote=1#REPLY>

« Le *lekton* est un incorporel grec. Il existait alors 4 incorporels et quant à la raison de leur existence, il faudrait demander ça aux Stoïciens. Comparé aux 3 autres incorporels, le *lekton* représente une chose très particulière et vous pourrez très facilement en trouver des définitions très précises. Pour moi, le *lekton* est un temps, un espace-temps où se joue l'événement qui fera avènement, le *lekton* est le saisissement, est que quelque chose se passe, dans un temps parfois très bref et qui durera parfois le seul temps du *lekton*, pour aller disparaître après, et ce n'est pas grave que ça disparaisse, d'ailleurs, la disparition pourrait bien être une impression fautive. Le *lekton* indique que quelque chose s'est passé, à un moment donné, et qui a compté. Je fais un très long développement sur le *lekton* dans la thèse que je rédige actuellement. D'autres personnes en parlent, vous trouverez ça chez Jean Oury, Danielle Roulot, et bien d'autres qui adhèrent à cette sorte de définition de ce qui est en jeu dans le rapport à la psychose dans le temps du discours. »

Jean Oury in

Jean Oury/Danielle Roulot, « Schizophrénie et institution »  
(1<sup>e</sup> février 1984), in *Dialogues à La Borde*,  
Hermann, 2008, p. 61-62.

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=10&ref=Psychanalyse+Dialogues+%E0+La+Borde&prodid=640>

« La rencontre telle que la définit Lacan se situe dans une dialectique entre *automaton* et *tuchè*. C'est certain que c'est quelque chose qui est en rapport constant avec le Réel – pour qu'on puisse parler d'une véritable rencontre. Or, on peut dire que le schizophrène est déjà trop dans le Réel. [...] Ce qu'il faudrait préciser, c'est la notion d'accompagnement. C'est dans ce sens-là que je parlais tout à l'heure de "naïveté diacritique". Il y a plusieurs choses à préciser. Lacan définit la dimension névrotique comme étant de l'ordre d'une rencontre toujours manquée, une *dystuchè*, tandis qu'il ne parle pas de la rencontre manquée à propos de la psychose. C'est là qu'il introduit au contraire un autre terme dont il faudrait parler beaucoup, quitte à en donner soi-même sa propre définition, le terme de *lekton* : le psychotique, quand il est en phase active, de non-renoncement, est toujours à la recherche infinie d'un *lekton*, mais d'un *lekton*

inaccessible. Le sens des mots fait partie de cette dimension comme le sens d'une histoire, au sens de sa propre histoire. Si l'on n'en tient pas compte, on risque de tomber dans des pièges au cours de ce qu'on appelle des "psychothérapies de soutien", chez certains schizophrènes, on participe à une sorte d'angoisse ou à une forme d'attente, *erwarten* attendre quelque chose, alors que cette attente a déjà pris des positions définitives dans l'*abwarten*, dans un état d'attente indéfinie, "en souffrance". Et du fait même qu'on parle, on prend le risque d'activer, d'une façon sauvage cet état chez le schizophrène. Si on lui tient des discours du genre : "Je vais t'expliquer... Voici ce qui s'est passé... C'est là que..." Ça peut durer des jours et des jours cette affaire, quand on le voit tous les jours. Et si on est naïf non diacritique, on va torturer ce pauvre bonhomme pour rien ; parce que c'est la pire des choses d'attendre quelque chose d'inaccessible en soi, inaccessibilité qui est justement le propre de la psychose. [...] Il n'y a pas de point, il n'y a pas de nœud, le schizophrène est complètement éparpillé. Plus on pousse la conversation, plus on risque de revenir soi-même à une position spéculaire, illusionnelle. La grande difficulté, c'est de parvenir à continuer la conversation en sacrifiant délibérément tout essai de "vouloir aller vers". »

Jacques **Lacan**,  
**Les problèmes cruciaux de la psychanalyse (1964-65),**  
**Séminaire XII.**  
<http://staferla.free.fr/S12/S12.htm>

« ... la catégorie du savoir.

C'est que c'est là que gît ce qui nous permet de distinguer radicalement la fonction du symptôme, si tant est que le symptôme nous puissions lui donner son statut comme définissant le champ analysable : la différence d'un signe, d'une matité par exemple, qui nous permet de savoir qu'il y a hépatisation d'un lobe, et d'un symptôme au sens où nous devons l'entendre comme symptôme analysable et justement qui définit et isole comme tel le champ psychiatrique, et qui lui donne son statut ontologique, c'est qu'il y a toujours dans le symptôme l'indication qu'il est question de savoir. On n'a jamais assez souligné à quel point dans la paranoïa ce ne sont pas seulement des signes de quelque chose que reçoit le paranoïaque, c'est le signe que quelque part on sait ce que veulent dire ces signes, que lui ne connaît pas.

Cette dimension ambiguë, du fait qu'il y a à savoir et que c'est indiqué, peut être étendue à tout le champ de la symptomatologie psychiatrique pour autant que l'analyse y introduit cette dimension nouvelle, qui est précisément que son statut est celui du signifiant.

Regardez à quel point — bien sûr je ne prétends pas épuiser en quelques mots, l'infinie multiplicité, l'éclat en quelque sorte, chatoyant du phénomène — à quel point dans la névrose, il est impliqué, donné, dans le symptôme original, que le sujet n'arrive pas à savoir et que le statut de la perversion aussi est lié étroitement à quelque chose, là, qu'on sait, mais qu'on ne peut faire savoir.

L'indication livide, dans le symptôme lui-même, de cette dimension, de cette référence du savoir, voilà d'où j'aimerais voir partir, [...] que j'aimerais que parte une certaine révision à proprement parler nosologique, que j'aimerais la voir partir au niveau de l'élément qui est le symptôme, la mise en valeur de cette dimension, de cette instance et sa variété. Sa variabilité, sa diversité, que j'ai la dernière fois manifestée comme tri-partite — je dois dire à simple titre d'introduction, d'engagement en cette matière — en disant que ce savoir en question, pour autant qu'il est aussi manque, voire échec, il se diversifie selon les trois plans ici isolés du λεκτον (lekton), du τυγκανον (tugkanon) et du désir, selon nos trois variétés :

- Du psychotique qui sait qu'il y a un signifié (je dirais même qui y vit) c'est un λεκτον (lekton) mais qui n'en est pas pour autant sûr de rien.
- Du névrosé avec son τυγκανον (tugkanon) : À quand la rencontre ? Quand aurais-je, non pas la clé mais le chiffre ?
- Et du pervers pour qui le désir se situe lui-même à proprement parler dans la dimension d'un secret possédé, vécu comme tel et qui comme tel développe la dimension de sa jouissance. » (5 mai 1965)

## ↑ « L'objet »

Jean **Oury**, « **L'objet chez Lacan** », non daté  
<http://balat.fr/L-objet-chez-Lacan.html>  
<http://revue-institutions.com/articles.html>

« L'objet "a", "pathos de la coupure", suppose le passage par la castration. C'est en ce sens que l'objet "a" est le corrélat de la séparation ; il assume une fonction spécifique, bien précise; c'est pour mieux délimiter son statut logique qu'il me semble important de signaler que la notion "d'objet partiel" prête à confusion. C'est Karl Abraham qui aurait introduit cette notion, mais en réalité, il y a un malentendu (du fait de la traduction ?) : ce n'est pas l'objet qui est partiel, mais l'amour ; il s'agit en fait "d'objet de l'amour partiel". On a beaucoup trop usé de ce soi-disant objet partiel. Par exemple, chez les psychotiques, là où il s'agit de multiréférentialité, d'investissements partiels, ce sont bien ces investissements qui sont partiels, non les objets.

En fin de compte, quand on parle de "relation objectale", le terme "objectal" vient là surtout pour marquer qu'il ne s'agit pas d'une relation "objective", d'une forme d'objectivation. "Objectal" suppose que la relation est liée au désir, donc à l'inconscient. Par exemple, il y a une confusion, dans le comportementalisme, entre objectivité et objectalité. L'objectivité: "Voilà, tu n'as qu'à t'installer, prendre un appartement, trouver un travail..." et c'est vrai, objectivement, c'est quand même plus confortable. Il peut se faire que cela entraîne des modifications objectales, mais on ne peut pas vraiment parler d'une thérapeutique. "L'aménagement" (au sens de Winnicott et de Masud Khan) tient compte directement de l'objectalité. C'est très différent ; "l'aménagement", ce n'est pas simplement aller à l'ANPE pour chercher du travail. Bien sûr, c'est de l'objectif, mais à l'intérieur d'un "projet" objectal.

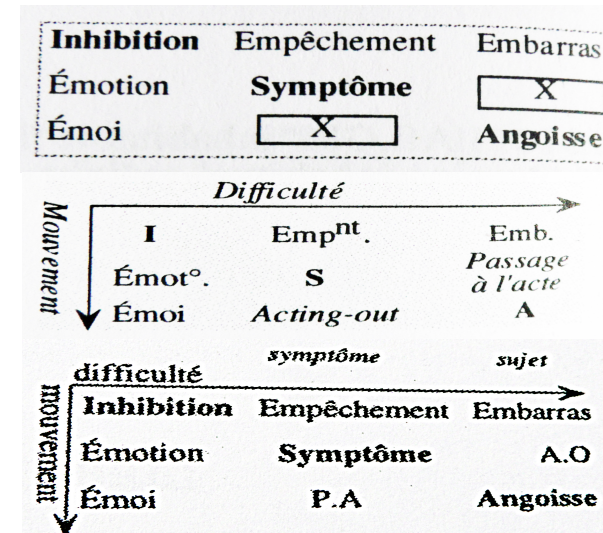
Il faudrait reprendre ici les différentes acception s: objectivité, objectalité, objectité, et les variations sur "l'objeu"(au sens de Francis Ponge et d'Henri Maldiney: "Le legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge". Henri Maldiney). À l'arrière-plan de ces notions, il y a toujours des options "philosophiques". [...]

"L'objectal est inséparable des différentes strates qui se dilatent comme autant d'occasions de détours et de replis"; possibilités de greffes "d'incorporels", au sens stoïcien du terme : les événements. Y aurait-il corrélation entre l'objet "a" et l'objectal? Quelque chose qui ne se fixe pas dans une essence, surface à courbure variable, occasion de détours impliquant la rencontre? Ce qui fait événement, c'est la présence de l'objet "a" ; l'événement va "allumer" quelque chose au niveau du fantasme. Une vraie rencontre va s'inscrire dans le Réel, pourra infléchir l'assise fantasmatique, et peut-être la "présentation" la *Darstellung*, le style. L'objet serait un "mixte" entre le *tugkanon* et le *lekton*, le hasard et le dicible. Et Leibniz précise qu'il y a un premier et un deuxième moment de l'objet: "Le premier moment de l'objet, c'est l'objet comme perçu ou le monde comme exprimé". C'est ce qu'il appelle "singularité d'inflexion". Pour le second il ne s'agit pas d'expression mais de contenu, ce qu'il appelle "singularité d'extremum". Maximum et minimum, définissant ainsi une logique de "l'extremum", dont une corrélation est la délimitation.

Lacan dit que l'objet "a" est "l'enforme du A" (sorte de Gestaltung ?) Il est la "mise en scène" du A. On pourrait supposer qu'il s'agit du passage du monde à

la monade, c'est-à-dire au sujet, c'est-à-dire au théâtre intérieur. Comment le monde va-t-il "se représenter"? Par le biais de l'objet du désir : indispensable pour qu'il y ait inscription. Le "vinculum" c'est ce qui permet de se lier et de s'inscrire dans les feuillets, dans les strates. Nous sommes alors au niveau de l'objectalité. Il ne s'agit pas de l'objet de la science expérimentale. Dans cette perspective, Deleuze fait la comparaison avec "l'objet technologique", qui n'est que "la fluctuation de la norme"... "La fluctuation de la norme remplace la permanence d'une loi... L'objet prend place dans un continuum par variation" (G. Deleuze). Par exemple, les parapluies en papier : si vous voulez aller à une soirée et qu'il pleut, vous pourrez acheter votre parapluie, même dans un taxi, et vous le jetterez après... Un parapluie en papier, c'est un objet technologique. On voit bien qu'il y a de moins en moins de stabilité, le continuum par variations se substituant à la permanence de la loi. »

(Déjà cité dans les prises de notes de mai 2010)



La matrice à neuf cases

Jacques **Lacan**, *L'Angoisse* (1962-63), Séminaire X, , Seuil, 2004  
(extrait du séminaire, version M. Roussan)



## ➔ Boîte à outils : La matrice à neuf cases

*Pour cette dernière partie,  
cf. séances de novembre 2007 et février 2010.*

## ↑ L'embarras/l'angoisse

« Dans la matrice à neuf cases, il y a une case qui me semble très intéressante : c'est la case de l'embarras. Si l'on est vraiment embarrassé, c'est là qu'il y a passage à l'acte, ça ne va pas.

Mais, s'il y a... — c'est ce que j'avais proposé il y a longtemps — ... s'il y a en même temps une sorte de “greffe d'angoisse” (c'est un peu de la pataphysique !) dans la case de l'embarras, il y a — peut-être — possibilité qu'il y ait là une sortie, une sorte de “position aliénatoire” et en même temps, une production, une création de véritables concepts. »

## ↑ Passage à l'acte/acting out

*Cf. l'ensemble des prises/bribes*

Ce qui compte dans l'acting out c'est qu'il y a une structure, le désir est là et il faut l'interpréter. L'acting out demande l'interprétation.

Mais c'est souvent confondu avec le passage à l'acte.

Au lieu d'interpréter, on met en cellule.

Si quelqu'un casse une fenêtre, c'est pris dans une équation extrêmement complexe. Cela remet beaucoup de choses en question sur une ligne de causalités dans laquelle on *trempe* soi-même (« Il faut être honnête, quand même ! », ajoute JO)...

## ↑ L'angoisse/le paradoxe absolu

Travailler l'angoisse avec un texte de Kierkegaard sur le paradoxe absolu.

« ... le paradoxe absolu venant se greffer sur l'embarras : c'est une recette de cuisine peut-être mais qui peut donner justement des concepts ... *opératoires... opératoires...* opératoires, ça veut dire *efficaces...* jusqu'à un certain degré. Ça ne veut pas dire qu'il faut être tout seul pour le faire ! C'est justement toute cette difficulté-là : est-ce que c'est possible justement de pouvoir — Non pas créer ! on n'est pas créateur ! — mais... entretenir quelque chose qui ne s'effondre pas. »

« Et le travail du psychiste, c'est jour et nuit... [...] ça **travaille** tout le temps ! ... ça **travaille** du chapeau... voilà... »

[...]

*Quelques citations pour commencer à défricher ce terrain...*

**Soren Kierkegaard, Miettes philosophiques (1844), Chapitre III, Le paradoxe absolu (Fantaisie métaphysique), Œuvres complètes, Tome VII, éditions de l'Orante, 1973.**

[http://cnl.bibli.fr/opac/index.php?lvl=notice\\_display&id=11595](http://cnl.bibli.fr/opac/index.php?lvl=notice_display&id=11595)

« L'homme vit paisiblement en lui-même, quand s'éveille le paradoxe de l'amour qu'il a pour lui-même sous la forme de l'amour porté à un autre, porté à un être qui lui manque. (l'amour de soi est à la base de tout amour ou y sombre ; par suite, si nous voulions nous représenter une religion de l'amour, celle-ci dans une formule également épigrammatique et vraie, ne supposerait qu'une seule condition qu'elle admettrait donnée : s'aimer soi-même, pour enjoindre alors d'aimer le prochain comme soi-même.) Et de même que ce paradoxe de l'amour transforme l'amant au point qu'il ne se reconnaît plus guère (au dire des poètes, ces interprètes de l'amour, et suivant le témoignage des amants eux-mêmes qui

permettent bien aux poètes de leur emprunter leur langage, mais non leur état), de même, ce paradoxe vaguement soupçonné de la raison réagit sur l'homme et sur la connaissance qu'il a de lui-même, de sorte que lui, qui croyait se connaître, ne sait plus très bien s'il est un animal plus étrangement composé que Typhon, ou s'il porte en sa nature quelque chose de plus et de plus divin... » (p. 37)

« Mais quelle est donc cette chose inconnue à laquelle se heurte la raison dans sa passion du paradoxe et qui trouble même la connaissance que l'homme a de lui-même ? C'est la chose inconnue. Pourtant, ce n'est pas quelque homme, pour autant que l'homme connaisse son semblable, ni quelque autre chose dont il est informé. Appelons donc cette chose inconnue le dieu. Ce n'est là qu'un nom que nous donnons à cette chose. La raison ne songe guère à prouver que cette chose inconnue (le dieu) est de fait. Si en effet le dieu n'est pas de fait, il est impossible d'en fournir la preuve ; mais s'il est en fait, il y a folie à vouloir en administrer la preuve ; en effet, à l'instant où la preuve commence, je suppose l'être de fait comme non douteux — ce qu'une supposition ne peut être, puisqu'elle est supposition — mais comme établi ; sinon, je ne commencerais pas, comprenant fort bien que toute preuve serait impossible si le dieu n'était pas de fait. En revanche, si, par ces termes "prouver l'être réel du dieu", j'entends prouver que la chose inconnue qui est de fait est le dieu, je m'exprime alors avec assez peu de bonheur, car je ne prouve rien, et surtout pas une réalité de fait, je ne fais que développer un concept. Il est scabreux de vouloir prouver l'être de fait d'une chose, et qui pis est, pour les courageux esprits qui s'y aventurent, la difficulté est telle que la célébrité ne les y attend pas précisément. Toute l'administration de la preuve devient tout autre chose ; elle développe une conclusion, celle où j'ai admis la réalité de la chose en question. Ainsi, que je me meuve dans le monde tangible et sensible ou dans celui de la pensée, toujours je conclus de, et non à l'être de fait. Par exemple, je ne prouve pas qu'il y a une pierre, mais que la chose qui est là est une pierre ; le tribunal prouve non qu'il y a un criminel, mais que l'accusé qui est là est un criminel. Qu'on appelle l'être de fait un *accessorium* [accessoire] ou l'éternel *prius* [état antérieur], jamais il ne peut être prouvé. » (p. 38-39)

« Et maintenant, comment l'être de fait du dieu sort-il de la preuve ? La chose se produit-elle si directement ? N'en est-il pas ici comme des poupées de Descartes ?

Dès que je lâche la poupée, elle se redresse. Dès que je la lâche : il me faut donc la lâcher. De même pour la preuve. Aussi longtemps que je la tiens en main (c'est-à-dire que je poursuis la preuve), l'être de fait ne surgit pas, pour cette raison du moins que je suis en train de le prouver ; mais dès que le lâche la preuve, l'être de fait est là. Mais mon acte de lâcher est pourtant aussi quelque chose, "meine Zuthat" [mon apport personnel] ; ne doit-il donc pas aussi entrer en ligne de compte, ce petit instant, si court soit-il, — il n'a pas besoin d'être long, puisqu'il est un *saut*. Si petit soit-il, même réduit à l'instantané, ce clin d'œil doit compter. [...] Chrysippe s'efforçait expérimentalement, dans la progression puis le retour en arrière d'un sorite, de surprendre l'apparition de la qualité. Carnéade ne pouvait comprendre à quel moment précis la qualité surgissait réellement. Chrysippe lui répondit que, dans le compte des opérations, on pouvait s'arrêter un instant et qu'alors... alors, on comprenait mieux la chose. — "À ton aise, répliqua Carnéade ; inutile de te gêner pour moi ; non seulement tu peux t'arrêter, mais encore aller te coucher, nous serons aussi avancés ; à ton réveil, nous reprendrons à ton point d'arrêt." Et il en est bien ainsi ; en différant une difficulté, on n'y échappe pas plus qu'on ne la résout. » (p. 41-42)